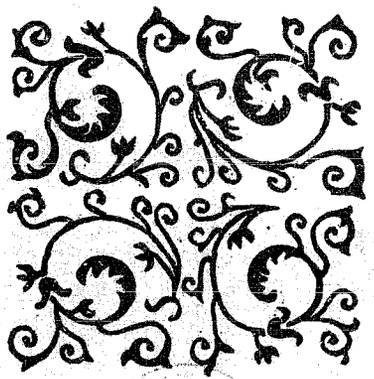
16° Z
17171
(2)

L'Art d'Alchimie, par Ph. Th. Paracelse, Allemand, Monarque des Arcanes.



R.F.

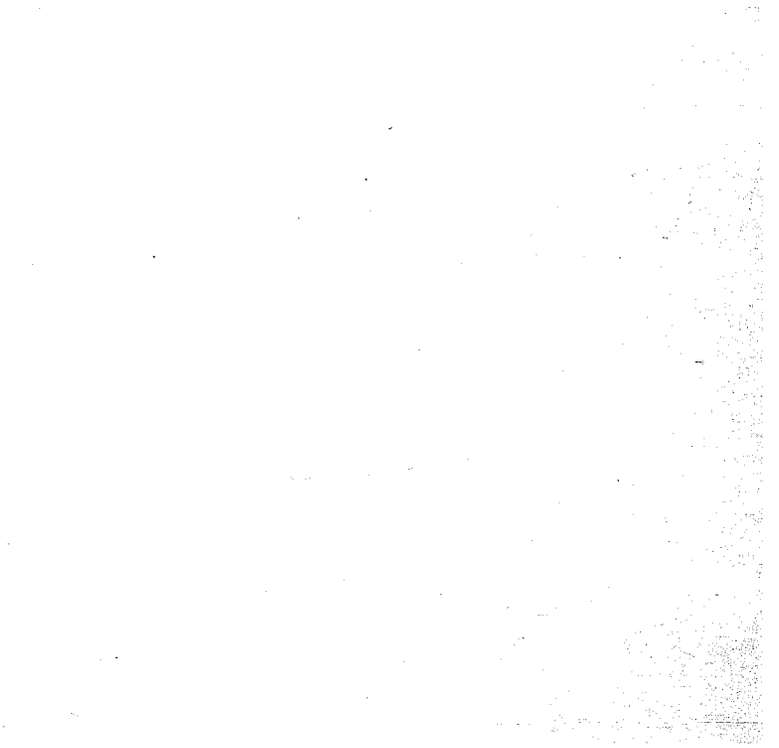
A Paris, aux Presses Littéraires de France, 166 rue de Grenelle. M. CM. L.

37011

« PAROLES DÉGELÉES »

2

16° Z
4471
(2)



L'ART D'ALCHIMIE & AUTRES ÉCRITS DE THÉOPH. PARACELSE BOMBAST.

Très grand & très excellent Philosophe & célèbre Docteur en la Médecine, Prince des Médecins Hermétiques & Spagiriques.

Tirés des Traductions de ses Premiers Sectateurs français.

Contenant le Discours de l'Alchimie, un Traité du Mal Caduc, le très-excellent Livre des Vers, Serpents, Araignées, &c. & des Préfaces très-utiles à considérer si l'on veut connaître l'abus qui se commet en la Médecine, avec des commentaires.

Auxquels on a ajouté en Appendice les Opinions du Docteur Toxite & Jean Wier, hommes très-doctes en leur temps.

Avec l'Epitaphe de Théophraste Paracelse à Salsebourg.

A PARIS

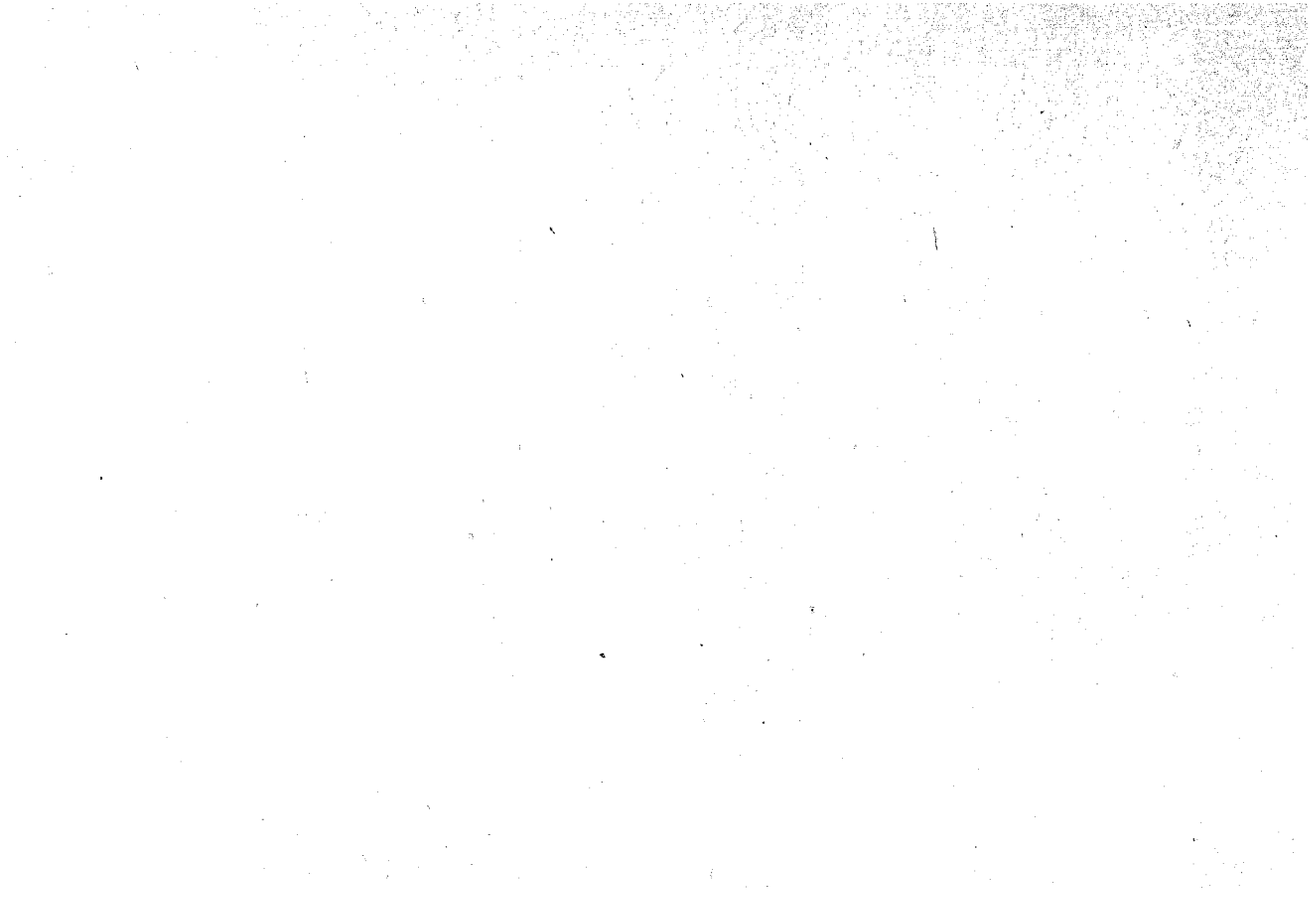
Aux Presses Littéraires de France
166 rue de Grenelle

M. CM. L.



Vous avez beau faire : vos injures et invectives ne détourneront point mon dessein : je vous ferai lever le masque et serez contraints de me suivre et de me reconnaître pour votre Prince et Monarque de la Médecine, soit que vous soyez Docteurs de Montpellier, de Lipse, de Padoue, de Paris, et tous autres; oui je sais de certain que vos magnificences et votre orgueil seront un jour bien rabaissés : et combien que vos Académies, et superbes Ecoles, et leurs sublimes discours ne soient de mon opinion, aussi je ne le désire pas; car je les humilierai assez, et donnerai la vérité si claire, et si facile à comprendre, que mes écrits dureront et subsisteront jusques au dernier jour du monde, comme véritables et incontradicibles; et que les vôtres seront estimés pleins de fiel, de venins et de couleuvres, et seront haïs des hommes comme crapauds...

Et ailleurs il dit comme par esprit Prophétique : en ce siècle, la Monarchie de tous les arts m'a été donnée, à moi Théophraste Paracelse, Prince de la Philosophie et Médecine : car j'ai été à ce appelé et élu de Dieu, afin d'anéantir et abolir toutes les fantaisies et opinions fallaces des présomptueux et faux Artistes, avec leurs discours ampoulés et superbes, soit qu'ils soient de Galien, d'Aristote, d'Avicenne, de Mésué, ou de quels qu'ils soient, leurs fauteurs et adhérents. Car ma Théorie qui procède du Ciel et de la lumière de la Nature ne peut jamais être corrompue ni altérée, ou changée, à raison de son origine et de sa constance; et commencera de verdoyer et avoir vigueur après l'an 1558. Et enfin suivra la pratique, laquelle sera confirmée par des signes admirables et incroyables, en sorte qu'il sera notoire au simple Peuple, et même jusques aux ouvriers mécaniques (lesquels en auront une assez grande intelligence) combien sera fixe, constante, et immobile, la science Paracelsique, contre les discours futiles et cajoleries impertinentes des ignorants Sophistes.



PREFACE SUR LE DISCOURS D'ALCHIMIE, DE PARAcelse, par C. de Sarcilly, Escuyer, Sieur de Montgautier, Cauville, Culey, Canon, etc., très-expert en la doctrine Paracelsique.

Nous trouvons que les Anciens faisaient sacrifice à Saturne, ayant la tête couverte; voulant donner à entendre que la vérité était le plus souvent cachée et inconnue, laquelle enfin, était découverte et expliquée par le Temps, d'autant que Saturne est tenu pour le Dieu et l'Auteur du Temps. Le Temps apporte les roses, dit le Proverbe. Ce que j'ai voulu dire avant que de répondre aux questions qui ensuivent. On demande pourquoi la Médecine Spagirique, ou Chimique, restaurée en sa splendeur et excellence par notre Théophraste Paracelse (attendu les curations merveilleuses de la Paralysie, Hydropisie, Epilepsie, Podagre, Lèpre, etc. par lui faites en son temps, comme il est constant) n'a prévalu au préjudice de la médecine Galénique et Humorale laquelle au contraire a toujours depuis un long temps eu vogue et crédit parmi les peuples, les Rois et Potentats, et s'en sont plutôt servi que des remèdes de Paracelse ? Et encore à présent ne s'en trouvera pas un entre dix qui donne sa créance à cette Médecine Paracelsique ? Que si elle était si certaine, si excellente, et si elle pouvait guérir les plus difficiles maladies, allonger la vie et conserver les corps en une parfaite santé : il est vraisemblable que nonobstant le prix et rareté des remèdes, et fût-ce de l'or potable, et des Perles, ou Diamants, les Rois et Princes s'en serviraient et auraient près de leurs personnes quelques-uns de ces bons Artistes et savants Paracelsistes : ce que n'étant pas, il faut de nécessité qu'il y ait quelque défectuosité, ou raison signalée, pour laquelle cette Médecine n'est pas suivie, embrassée, ni publiquement professée dans les écoles de Médecine. Voici la réponse : on pour-

rait à même raison, et encore plus forte, je ne dis pas demander, mais s'étonner, et exclamer, pourquoi les misérables Juifs voyant tant de miracles par leurs yeux, le lépreux guéri, les boiteux allant droit, les morts ressuscités, l'eau transformée en vin, et autres miracles infinis faits par notre Rédempteur, étaient si hébétés et aveuglés de corps et d'esprit, je ne dis pas de ne suivre tous ce grand Prophète, mais au contraire de l'avoir accusé, persécuté avec les siens, et enfin condamné à mort ? Pourquoi, il ne fut visité et adoré que des trois Rois Mages ? et pourquoi encore après sa mort et Passion, ses Disciples et Apôtres, en petit nombre, faisant les mêmes miracles, n'ont pu éviter la persécution et le martyre, par la multitude des mécréants (ce que je n'entends pas dire par rapport et comparaison des créatures au Créateur). Il se trouve toujours bien plus grand nombre de fols que de prudents, et de méchants que de bons, lesquels crient. *Tolle Tolle, Crucifige* : ôtez-le, ôtez-le, qu'il soit crucifié, etc. Qui ne sait pas que le mystère et l'effet des grandes choses, ou qui approchent du miracle, n'étant pas compréhensible à nos sens, ils ont certaine répugnance à les croire; et après avoir contesté contre leur vue, ils les attribuent à illusion ou à l'œuvre des Diables ? Il a le Diable disaient les obstinés Juifs du Tout-Puissant.

Les pseudomédecins du temps de Paracelse, voyant tant de merveilles sortir de sa boutique en la curation des maladies, l'ont tenu pour magicien et sorcier. Il avait assez prévu que sa doctrine semblerait si étrange et nouvelle à tous qu'elle ne serait acceptée et suivie que de peu de personnes, mais qu'à la fin sa Monarchie régnerait, comme il se verra en ce petit traité de l'Alchimie, qui donnera grand contentement sur ce sujet aux esprits curieux. La multitude est toujours suspecte d'erreur et d'abus aux choses qu'elle suit, qu'elle embrasse, qu'elle adore bien souvent plutôt par exemple et coutume, que par raison ou science certaine : plusieurs sont appelés, et peu élus, dit l'Ecriture.

Notre Paracelse parlant de sa Médecine universelle, en son livre intitulé *Manuale*, contre les faux Médecins, dit en ces termes : *Donc quiconque aura l'inteligence de la part de Dieu, cette médecine lui sera donnée : mais le fol et ignorant Galénique ne la pourra jamais comprendre : ains au contraire plein de venin jusqu'au vomissement, il l'aura en horreur : d'autant que toutes ses œuvres sont ténèbres, attendu que cette opération fait son action en la lumière de nature.* Et ensuite ayant enseigné assez obscurément la pratique de ce remède universel, qui était sans doute son or potable, dont il se servit quand les remèdes particuliers étaient trop débiles en leur opération, il poursuit : *Et ainsi en ce peu de brièves et véritables paroles, je te donne la racine et origine de toute vraie médecine, que personne ne peut me soustraire, encore que Rhasis, avec toute sa vilaine lignée en soit enragé : Que Galien devienne vrai fiel : Avicenne en ait mal aux dents, et que Mésué prenne ses mesures près ou loin. Ceci sera trop haut pour ces gens-là, et Théophraste demeurera dans la vérité : et au contraire les œuvres défectueuses d'onguents et les écrits et livres de tels Médecins et Apothicaires s'anéantiront et périront avec leur pompe et fondement.* Et après encore : *Je t'écris les choses pour le commencement, suis mes préceptes avec prudence, et ne suis pas l'étude ni le travail, ou les charbons, et ne soit séduit ni empêché par la pompe et vanité des babillards, et n'épargne pas la diligence requise, d'autant que par les profondes et continuelles méditations plusieurs choses sont trouvées, et non sans un grand fruit, etc. Je t'écris,* dit-il, *ceci, afin que les hommes n'estiment pas que Théophraste fasse la curation de plusieurs maladies par des moyens diaboliques : Si tu ensuis bien ma doctrine tu feras le même : et ta médecine sera semblable à l'air qui pénètre et passe partout, et qui est en toutes choses. Ce remède expulse toutes maladies fixes, et se mêle radicalement, en sorte qu'au lieu de la maladie, la santé s'ensuit. De cette fontaine procède le vrai or potable, et ne s'en peut trouver de meilleur. Ce que je te donne pour une*

fidèle admonition, et ne méprise pas Théophraste avant que de reconnaître quel il est, etc. Ce que j'ai voulu insérer ici mot à mot, afin de faire connaître à ceux qui par envie détractent les Chimiques, et de moi particulièrement qui me vante, et est vrai, que j'ai appris dans l'école de Paracelse à faire une liqueur d'or, laquelle par transpiration insensible, par les sueurs, ou urines, selon la disposition du sujet, et sans aucune violence, fait des opérations admirables aux maladies et dont j'ai une expérience très-certaine et particulière; que ce remède est en la nature, contre leur présomptueuse opinion. Pourquoi veulent-ils que je ne sache pas ce que d'autres ont eu et su ? sinon qu'eux ignorants et envieux veulent mesurer la suffisance d'autrui au pied de la leur. Ceux qui cherchent trouvent, et ceux qui poussent à la porte avec assiduité et affection, elle leur est à la fin ouverte. Les vrais moyens de faire l'ouverture des portes de la nature en ce qui concerne les remèdes et la médecine, sont amplement décrits par notre Paracelse, comme tu peux voir par ce discours d'Alchimie que je te donne, en attendant les trois autres colonnes de la médecine Paracelsique, à savoir *la Philosophie, l'Astronomie, et la Vérité, avec le discours des trois principes, Sel, Soufre et Mercure et réfutation des quatre humeurs des Galéniques,* et le Commentaire de Paracelse sur les Aphorismes *d'Hipocrate,* que je vous prépare, pour vous faire présent à l'entrée de ce Printemps si vous faites bon accueil à ce premier volume et que vous preniez plaisir à la doctrine de cet excellent Auteur. Je sais bien que je m'expose à la calomnie et censure de ces Misochimiques et harpies enragées, qui ne vivent que de sang et de carnage, et n'ont pour but que l'intérêt d'un lucre vil et abject, sans honneur et sans charité. Mais je ferai toujours plus de bien qu'ils ne sauraient dire de mal de moi, qui aurai quelque espèce d'avantage par leur détraction, en ce qu'il semble que la vertu est toujours persécutée de l'envie des méchants. Qu'ils s'informent de moi dans ma Province et à mes voisins, sans en excepter mes ennemis, et ils trouveront que je ne suis

venu à Paris pour enchérir sur leur profession : que je sais vivre de mon revenu dans mes maisons des champs, où j'ai fait plus de bonnes et certaines cures par charité, que les mieux employés d'entre eux n'en ont tentées de mauvaises pour la seule considération de gagner de l'argent : qu'étant né de condition libre, je ne voudrais pour rien faire échange à aucune servitude, que volontaire. Et bref, ils trouveront que mes œuvres parlent, et leur feront honte, quand ils voudront contendre à qui fera, et non à qui dira le mieux. Que l'on ôte à ces gens la Soutane et le bonnet de Docteur, et les trois termes de saignée, purgations, et du clystère, si vous voulez encore le bain et le petit lait, à toutes les maladies indifféremment, chaudes ou froides, etc. avec quelque consultation étudiée qu'ils savent de longue main, comme un aveugle son Antienne, il n'y a plus personne. Demandez à ces grands Docteurs que c'est de graduer un même simple par la Chimie et le rendre propre à divers usages, selon la diversité des préparations, comme le *Vitriol* allégué par notre Auteur, qui en son prochain degré sera *laxatif*, au second *constrictif*, et au troisième réduit en *Arcane* qui n'opérera que par transpiration insensible et par sa vertu occulte, et ainsi de tous les autres simples. Vous ne tenez rien, ils n'ont pas le mot, sinon qu'ils viennent aux injures. Au Charlatan, à l'Empirique, etc. qui baille de l'Antimoine, du Mercure, du poison, etc. et par ce moyen, eux qui sont en grand nombre, vont de maison, en maison, détournant les plus crédules et jusques aux mieux sensés, de l'usage des bons remèdes Chimiques. Les Rois, les Princes, les Magistrats, et autres personnes éminentes, sont tout environnés de ces faux Médecins qu'ils ont à leurs gages, et en font les Dieux tutélaires de leur santé et famille, combien qu'en effet ils leur servent plutôt de fléau et de bourreaux pour les meurtrir et faire languir en longues maladies, et n'y a non plus de raison à demander pourquoi ils ont tant subsisté et régné, que de s'enquérir pourquoi il est des diables qui ne valent rien; Dieu fait tout pour sa gloire, et sait bien par des moyens secrets

faire exercer la justice divine sur ceux qui sont assez puissants pour se libérer des lois humaines, par ses ministres mêmes, par leurs Médecins qui les tuent et empoisonnent sous le prétexte du remède : qui par une mort prématurée font perdre des charges et états aux familles qu'ils ruinent. Tels gens préoccupés par leurs Médecins, ains charmés ou aveugles (parce que Dieu les veut châtier secrètement) ne croiraient pas un Ange, s'il leur venait présenter le vrai remède en l'extrémité de leurs maladies, si leur Médecin ne l'approuve et s'il n'en a concerté avec lui : c'est, dira-t-il, un remède chaud, froid, violent, métallique, etc. Il n'en faut pas user. C'est la seule raison pour laquelle il n'est pas donné à tous d'accepter ce qui est bon, et pourquoi la Médecine Paracelsique (quoique très-certaine et souverainement excellente) n'a été acceptée que de peu, gens de bien, et simples en leur vie. Si les Princes et Seigneurs avaient cet avantage avec leurs autres qualités relevées et les richesses qu'ils possèdent pardessus le commun peuple d'être encore toujours sains de corps, de vivre plus longtemps par l'usage des remèdes excellents qu'ils pourraient payer, le peuple entrerait en désespoir et murmurerait contre Dieu d'avoir créé les hommes avec telle disproportion. Mais quand ils voient mourir ou être bien malade un jeune Prince, un Roi, un grand Seigneur, un Président, un Pape, un Evêque, un Archevêque subitement, ou en langueur et longueur de maladie, comme le plus simple et abject des hommes, cela leur est une espèce de consolation. J'en ai vu auxquels facilement on eût pu ôter leur mal, demeurer opiniâtres dans les remèdes de leurs Médecins Galéniques, et aimer mieux mourir que de tenter autre remède; joint qu'il ne leur était pas permis par leurs Docteurs. Et aussi ont-ils fait serment solennel de n'abandonner jamais leurs malades, quoique par leur jugement désespérés jusques au dernier soupir, pour empêcher l'assistance du Chimique. Or quand je parle des faux Médecins, je n'entends pas y comprendre ceux qui sont exempts d'envie et de malice, avouent ingénuement la défectuosité de leurs remèdes, ne sont

portés de passion contre la Chimie et procèdent de bonne foi en la profession où ils ont été institués, dont il y en a encore bon nombre, lesquels convertiront les bons avis en utilité, et non en venin, comme les Pédants et ignorants Sophistes Médecins, qui ont pris à tâche le blâme de la Chimie : ce qu'ils ne peuvent faire que par ignorance ou par expresse malice. Je sais aussi qu'il y a nombre d'Apothicaires, Philochimiques, que je n'entends blâmer; je les conjure tous ensemble de continuer leurs affections envers la Chimie, et de croire que suivant les Prophéties de notre Paracelse, elle aura son cours et son crédit libre et public en ce siècle où nous vivons, quoique puissent dire et faire nos adversaires : car le temps est venu que la vérité sera dévoilée et sortira d'oppression; tous les Arts seront publiés aux hommes, et principalement la véritable Philosophie et Médecine Hermétique et Paracelsique; à quoi faire les Rois et leurs Magistrats tiendront la main pour leur intérêt premièrement, et pour le bien et soulagement des peuples, et le tout à la gloire de notre grand Dieu. Ainsi soit-il.



DISCOURS DE L'ALCHIMIE, TROISIEME FONDEMENT

de la Médecine Paracelsique extrait des œuvres dudit Théophraste Paracelse Bombast, très-savant Philosophe et Docteur en l'une et l'autre Médecines.

Après que Paracelse a établi quatre Colonnes pour certain fondement en la Médecine qu'il professait; à savoir, l'Astronomie, la Philosophie, l'Alchimie et la Vérité, et que pour des raisons puissantes et inexpugnables il a fait voir que le Médecin doit être Philosophe et Astronome, il vient à prouver la Chimie, et à faire entendre quel animal c'est, et comme il faut l'entendre et la traiter; et voici comme il parle.

THÉOPHRASTE PARACELSE

VENONS au troisième fondement de la Médecine qui est l'Alchimie, en laquelle si le Médecin ne s'exerce avec très grande étude et affection, et ne s'y rend très-parfait en la pratique d'icelle, tout ce qu'il sait d'autres choses lui est inutile et vain : parce que la Nature est si subtile et habile en ces choses, qu'elle ne peut être prise ni comprise sans grande industrie; car elle ne produit rien qui ne soit parfait pour sa fin, mais il faut que l'homme perfectionne tout; et cette perfection s'appelle Alchimie : car l'Alchimiste est comme le Boulanger qui cuit le pain, ou comme le Vigneron qui exprime et pressure le raisin pour préparer le vin, ou ainsi que le Tisserand qui fait le linge et les draps; et ainsi quand la nature a produit quelque chose pour l'utilité de l'homme, c'est l'Alchimiste qui la prépare, et la rend prête à s'en servir.

Or entendez cette Philosophie en cette façon : ainsi que si quelqu'un prenait la toison, ou peau d'un mouton, ou brebis, et

toute crue, et sans autre préparation s'en vouloir vêtir comme d'un habit grandement propre pour la Ville, tel homme serait avec raison estimé fort rustique : cela s'entend si l'on compare ce vêtement avec celui qui sera fait d'une laine, ou d'un cabron, ou cuir bien préparé chez le Pelletier ou le Drapier : autant inepte, et grossier est celui qui trouvant quelque chose de Nature sur la terre, s'en veut servir sans aucune préparation, principalement quand il faut en user pour la santé de notre corps, en quoi il faut prendre tant plus de peine et de soin.

Et certainement les Artistes et ouvriers de chaque métier ont sondé la Nature et recherché si curieusement en toutes ses propriétés, qu'ils ont appris à la polir et mettre au souverain degré de l'artifice et à tirer d'elle tout ce qui peut aux choses externes; mais en la Médecine seule, où ceci était le plus nécessaire, cet artifice n'a point encore été trouvé, en sorte que l'art en est très-rude et très-grossier.

Car si celui est tenu barbare, et du tout rude et incivil, qui mange la chair toute crue et qui se vêtit de la peau des animaux non apprêtée : Item, qui fait sa maison sous la prochaine roche première trouvée, ou qui demeure à la pluie; certainement il ne se peut voir de Médecin plus ignorant et grossier, et ne peut-on plus rustiquement et grossièrement procéder à la confection des remèdes, qu'en la sorte qu'on a de coutume de les cuire chez les Apothicaires : parce qu'à la vérité il ne se peut faire une plus grossière préparation, que lorsqu'en un mélange si confus ils sont cuits et corrompus, et toutes choses y sont ainsi raclées et gâtées. Donc tel qu'est celui duquel nous venons de parler, avec son habillement d'une peau rude et crue : tel est notre Apothicaire ignorant et non expert.

Or attendu que nous avons intention de discourir ici du vrai fondement des préparations de la Médecine, sachez que ce fondement doit procéder de la Nature, comme si un Cuisinier faisait cuire du poivre dans de la bouillie.

Car cette préparation des remèdes, c'est ici le souverain secret

et principale fin : à savoir qu'après que tu auras atteint la connaissance de la Philosophie et Astronomie, c'est-à-dire la nature des maladies et médicaments, et leur entière concordance, la plus grande chose et principale conclusion, et le plus nécessaire point, est de savoir comme il te faut appliquer ce que tu fais. Or la Nature de soi-même t'enseigne en toutes ces choses, quelle diligence tu dois avoir pour cuire tes remèdes à la perfection : et ainsi que l'Eté fait mûrir la poire et le raisin, ainsi faut-il préparer les remèdes. Que si tu prends ce soin, alors tu verras que ton remède opérera comme il doit; partant s'il est vrai que ta Médecine doit produire son fruit ainsi que l'Eté, saches que l'Eté fait ceci par le moyen de l'Alchimie et non sans elle.

Puis donc que l'Alchimiste fait telles opérations, saches que cette préparation se doit adresser en telle sorte qu'elle soit sujette aux Astres : car les Astres perfectionnent les œuvres du Médecin.

Il faut donc entendre la Médecine selon les Astres, et que par eux elle soit ordonnée et disp[illegible], et que l'on ne dise plus : cela est froid; cela est chaud; ceci humide; et ceci est sec. Ains il faut dire : ceci est Saturne; cela Mars; cela Vénus; et cela le Pôle. Et après le Médecin marchera par la droite voie.

Après il faut que le bon Médecin sache par quel moyen il pourra assujettir le Mars naturel au Mars astral, comme il les doit conjoindre et assembler : car en cela est le nœud de la besogne qu'aucun Médecin, depuis le premier jusques à moi, n'a encore entrepris à dénouer.

Il faut donc entendre en cette sorte ce qui a été ci-devant dit : que le remède doit être préparé selon les Astres et qu'il soit rendu astral : car les corps célestes et supérieurs mortifient et font les malades : et les mêmes corps les soulagent et guérissent.

Par quoi tout ce qui se fait au monde ne se peut faire sans les Astres. Ceci étant pour constant que c'est avec les Astres, il faut nécessairement que par la préparation le Médecin soit

dirigé par le Ciel; ainsi que les Prophètes et les autres actions dépendent du Ciel : A savoir (comme vous voyez) que les Astres font voir les Prophéties, la grande tempête, les homicides, les maladies sanguinolentes, les guerres, les batailles, les pestes, la famine, etc.

Le Ciel signifie toutes ces choses : Car c'est le Ciel qui les fait. Or ce qu'il fait, il le peut faire savoir et signifier. Ces choses sont faites par lui, et de lui aussi dépendent les sciences, par lesquelles on peut savoir toutes ces choses. Etant donc du Ciel, aussi sont-elles gouvernées par le Ciel, en sorte qu'elles opèrent selon sa volonté : tellement que ce qui avait été prédit sort en effet; car toutes les choses susdites sont préparées par le Ciel, selon sa volonté, et partant il les régit et adresse.

Or entendez le même de la Médecine : si la Médecine est du Ciel, sans nulle résistance et refus il faut qu'elle obéisse au Ciel et qu'elle acquiesce et obtempère à sa volonté; que s'il est ainsi, il faut que le Médecin abandonne sa routine, ou sa doctrine fausse des degrés des complexions, des humeurs et qualités, et qu'il tienne et connaisse simplement la Médecine par les Astres; c'est-à-dire qu'il faut qu'il fasse description de la vertu et nature de la Médecine selon les Astres, en sorte que les Astres supérieurs et les Astres inférieurs y soient.

Et d'autant que la Médecine ne peut valoir sans le Ciel, il faut qu'elle soit tirée du Ciel; or elle en peut être extraite, si le bon Artiste en ôte la terre, de laquelle terre, si elle n'est séparée, elle ne peut être régie du Ciel; mais quand le remède est séparé de sa terre, alors le *medium*, ou moyen, est au pouvoir et volonté des Astres, et dirigé par iceux : en sorte que ce qui appartient au cœur est conduit et porté au cœur par le *Soleil;* ce qui dépend du cerveau, par la *Lune;* ce qui est à la rate, par *Saturne;* aux reins, par *Vénus;* au fiel, par *Mars;* au foie, par *Jupiter;* et ainsi des autres membres. Et non seulement de ces choses, mais il en va ainsi d'autres choses infinies.

Mais, je vous prie, qu'est-ce que la Médecine que vous or-

donnez pour la matrice des femmes, si Vénus ne la conduit et adresse ? Que pourrait-elle aussi profiter au cerveau, si la Lune ne lui portait ? Et ainsi est-il des autres choses; et ces remèdes demeureraient seulement dans l'estomac, et derechef sortiraient en leur imperfection par les intestins.

Certainement il y a ici une grande erreur, que bien souvent le Ciel ne te favorise et ne peut diriger ni porter ta Médecine, qu'il était besoin qu'il conduisît en son lieu; car c'est un abus à toi de dire : la Mélisse est herbe de la matrice; la Marjolaine profite à la tête; les hommes inexperts et ignorants parlent en cette façon : c'est en *Vénus* et en la *Lune* que le tout consiste, d'autant que si tu désires trouver ces qualités et propriétés en ces herbes, il te faut trouver le ciel propice, autrement il ne s'en ensuivra aucun effet.

C'est en ce point qu'est le défaut et l'erreur, qui a pris tel pied dans la Médecine, quand ils disent : Donnez-lui médicament; s'il lui profite, tant mieux, etc. Ces degrés, et telle science de Médecine, sont connues et communes à tous valets de harnais pour ignorants qu'ils soient, et n'est besoin ni de Galien, ni d'Avicenne; mais vous autres Médecins, voici votre cajol : il faut (dites-vous) y ajouter les directoires au cerveau, à la tête, à la rate, etc. Comme quoi osez-vous parler de ces directoires, attendu que vous ne les entendez pas ? ni quels sont les véritables et certains directoires ? C'est ce qui vous fait devenir fols, voyant le peu d'effet de vos remèdes : vous savez bien ce qui est directoire au cœur, à la tête, à la matrice, à l'urine, au ventre; mais (ô insensés) vous ignorez le directoire de la maladie. Et d'autant que vous ne savez point ceci, vous ne pourrez par la même raison savoir en quoi ni où consiste la maladie, et vous arrive ainsi qu'aux Arthritiques, que vous appelez continuellement malades, et ainsi qu'à quelques-uns, qui invoquent quelques fois pour saints ceux dont les âmes sont en la gêne et aux enfers. Ainsi chez vous tout le mal est au foie, combien qu'il soit au trou du cul.

Or attendu, que c'est le Ciel qui par son essieu et mouvement adresse le remède, et non par le Médecin, il est nécessaire que ledit remède soit réduit en substance tellement aérée qu'il puisse être régi et adressé par Mars, Saturne, Jupiter, ou les autres, selon qu'il est requis. Car qui a jamais vu attirer ou enlever en haut une pierre par les Astres ? Personne ? mais seulement ce qui est léger et volatil. C'est ce qui est cause que plusieurs ont cherché en l'Alchimie la *Quintessence,* laquelle n'est certainement autre chose que si ces quatre corps-là sont séparés de leurs arcanes; et par ce moyen restera après cette dûe séparation l'*Arcane,* qui certainement est un *Chaos,* et est régi et porté par les Astres, comme la plume par le vent.

Il faut donc que les remèdes de la Médecine soient préparés de cette sorte, que les quatre corps soient séparés de leurs arcanes; et faut après savoir quel Astre est dans cet arcane : Item quel Astre est et préside en cette maladie; et enfin, quel Astre de Médecine est propre contre ce mal.

De là est la direction. Quant tu donnes au malade une médecine à boire il est besoin qu'elle soit préparée et séparée par le ventricule qu'il en est par l'Alchimiste, ou dispensateur. Que s'il est assez puissant de la réduire à ce point, que les Astres la reçoivent, alors elle est digérée; sinon elle demeure dans le ventricule, et est jetée par la selle.

Qu'est-il de plus beau et de plus sublime au Médecin que d'accorder l'une et l'autre Astronomies (à savoir du Macrocosme et du Microcosme) en laquelle est posé le fondement certain de toutes les maladies ?

Donc l'Alchimie est le premier ventricule qui apprête le remède pour les Astres; et non pas (comme disent les ignorants) cette Alchimie qui ne vise qu'à faire de l'or et de l'argent : c'est son vrai but en ce lieu de faire *des arcanes* et les préparer comme il faut, et les diriger contre les maladies; c'est par ce chemin qu'il faut aller, c'est là le vrai fondement de la préparation des bons remèdes : car ces choses procèdent de l'expé-

rience et conduite de nature. Ainsi l'homme et la Nature veulent être d'accord en la santé ou en la maladie. C'est ici la voie de santé et de la véritable curation, qui est parfaite par la seule Chimie, sans laquelle il ne se peut rien faire en ce sujet.

Or je vous prie de considérer, puisque les arcanes seuls sont la Médecine et que les remèdes sont aussi réciproquement arcanes, et que les arcanes soient volatils et spirituels : comme se peut-il faire que le bouillon Opérateur de Juillets, ignorant et inexpert Cuisinier Apothicaire soit si présomptueux de se donner la qualité de dispensateur en ces choses, et fils de son faux dispensatoire, se glorifiant de son Art grossier et de la science de la lumière des Apothicaires.

Quelle est la folie de ces Docteurs, lesquels par ce moyen et dans cette vilaine et honteuse charlaterie, ou cuisine de Juillets, trompent et circonviennent les pauvres rustiques Villageois, leur ordonnant et donnant des électuaires, des sirops, des pillules, des onguents; lesquelles choses ainsi mal préparées sont contre les fondements de la Médecine et ne contiennent aucune vérité; et nul d'entre vous sera assez méchant pour jurer en son honneur et conscience qu'il fait bien.

Il en va de même et faites le semblable en l'inspection et jugement des urines, là où regardant le Ciel en sa couleur vous tergiversez et dites des mensonges infinis, tellement que vous-mêmes êtes contraints d'avouer après tout qu'en la plus grande partie vous ne faites qu'hésiter et opiner, et que vous n'y procédez par aucun art ni certitude, sinon que par cas fortuit il arrive quelque chose de ce que vous dites.

Autant en est-il dans les boutiques d'Apothicaires, auxquelles vous allez souvent, et y faites bien les empêchés à faire préparer vos sauces de haut goût; en sorte que vous voyant, chacun croit que chez vous est le Royaume des Cieux ou les délices du Paradis, combien qu'en vérité ce soit l'abime de l'Enfer et l'amertume de la mort. Que si vous délaissiez ces œuvres manques et que vous entrassiez dans la recherche des

arcanes, quels ils sont, quels sont leurs directoires, quels leurs Astres, et enfin quelles les maladies, et la santé ? Alors vous apprendriez par l'usage et par l'expérience que votre fondement n'est autre chose que pure fantaisie. Or tout ce discours n'est que pour faire voir et justifier que le dernier et véritable fondement de la Médecine consiste aux *arcanes* et que les *arcanes* contiennent ce fondement. Que si toute la fin de la Médecine est posée dans les *arcanes*, il faut par conséquent et nécessairement que le fondement de la Médecine soit l'*Alchimie*, à savoir étant celle par laquelle tous les *arcanes* sont faits et préparés. Sachez donc que les arcanes seuls sont les vertus et puissances des choses, et partant ils sont volatils et n'ont plus de corps terrestres. Ils sont un chaos, et quelque chose de clair et diaphane, et une certaine puissance astrale. Tellement que si tu connais l'Astre et sa maladie, alors tu sauras bien qui est ton directeur, et que c'est que puissance : ce que les arcanes prouvent assez.

Donc, il n'y a rien aux humeurs, qualités et complexions, et ne faut point dire, ceci est mélancolique, ceci flegme, colère, etc. Mais plutôt : ceci est Mars, cela Saturne; Item ceci est l'*arcane* de Mars, cela est l'*arcane* de Saturne, de la Lune, etc. C'est là la vraie Médecine.

Qui est-ce entre vous autres Chirurgiens, qui pourrait haïr ce fondement, s'il n'a le jugement du tout hébété.

Puis donc que le Médecin doit savoir ces choses, il faut aussi qu'il sache que c'est que calciner, que c'est de sublimer, non seulement avec la main, mais aussi en transmuant les choses, en quoi il y a plus de vertu qu'en l'autre. Car la préparation donne aux choses ce que la Nature n'a pu, à savoir la maturation; et la science du Médecin est de maturer, car il est lui-même l'Automne, l'Eté et l'Astre, en ce qu'il perfectionne les choses : le feu tient lieu de la terre, l'homme est la disposition, et les choses que l'on élabore sont la semence. Et tout ainsi qu'au monde les choses sont comprises presque par un seul intel-

lect, combien que néanmoins elles soient grandement diverses en leur fin; ainsi en est-il ici, où les choses varient et se changent en leur fin, combien que par un seul procédé les arcanes soient produits par le feu, et que le feu soit leur terre et leur soleil, en sorte que la terre et le firmament soient une seule et même chose en cette génération; car les arcanes sont cuits et fermentés dans le feu. Et comme le grain se pourrit dans la terre auparavant que de croître, et après apporte son premier fruit, ainsi dans le feu se fait la destruction, et là sont les arcanes fermentés, et laissent leur corps arrière et sont exaltés au plus haut degré qu'ils n'étaient auparavant; or leur temps est leur calcination, la sublimation, réverbération, solution et réitération, c'est-à-dire transplantation; et toute cette opération se fait par le cours du temps. Car il y a un temps du premier monde, et l'autre de l'homme.

Or l'opérateur du cours céleste est admirable, car encore que le travail de l'artiste soit estimé de soi merveilleux, néanmoins ceci est digne de grande admiration, que le Ciel cuit, digère, imbibe, dissout et réverbère beaucoup mieux que l'Alchimiste, en telle sorte que le cours du Ciel enseigne et régime le cours du feu, dans l'arcane que l'on veut préparer.

Car c'est le Ciel qui donne et engendre les vertus et propriétés qui sont au Saphir : ce qu'il fait par la solution, coagulation et fixation. Et vu que le Ciel travaille en cette sorte jusques à ce qu'il aye conduit son œuvre à ce point, il faut de nécessité et par même raison que l'on fasse la destruction du Saphir, si on le veut préparer pour remède, laquelle destruction se fait ainsi : à savoir que si le corps est ségrégé et ôté et que l'arcane seul ou essence demeure. Lorsqu'il n'était pas encore Saphir, dans la terre ou minière, il n'avait pas encore l'arcane en soi (c'est-à-dire la qualité et propriété) laquelle vertu (ainsi que la vie est inspirée dans l'homme) a été engendrée et donnée par le cours du Ciel ou infusée dans cette matière.

Or, il faut que le corps soit séparé et ôté (parce qu'il empri-

sonne et empêche l'arcane) ainsi que de la semence rien ne se fait si elle n'est corrompue; laquelle corruption n'est autre que la putréfaction du corps, et non de l'arcane qu'il contient. Ainsi en est-il ici avec le Saphir, duquel on réduit le corps à corruption pour en obtenir la vertu et l'*arcane* qui est en ce corps et qu'il avait eu du Ciel; or la destruction d'icelui est faite par les mêmes degrés par lesquels il était composé.

Le grain que l'on sème dans le camp est longtemps en la terre et ne se fait pas épis avec peu de travail et d'artifice de nature; car il se fait là un elixir et une souveraine fermentation, laquelle est nécessaire et requise en toutes les choses naturelles; après se fait la digestion, et après elle la végétation.

Quiconque désire donc de préparer nature, il faut qu'il chemine par cette même voie, autrement il ne fera rien qu'un Cuisinier maladroit et grossier, avec un ord et sale débordement de Juillets, ou potages mal apprêtés : *car la Nature veut qu'en toutes choses la préparation que l'homme fait soit semblable à la sienne.* C'est-à-dire que nous la devons imiter, et non pas notre folle tête et fantaisie.

Or venons au point. Qu'est-ce que digèrent, fermentent, putréfient, calcinent et exaltent nos Apothicaires et nos grands Docteurs Médecins ? Rien pour tout, sinon qu'ils font une quantité effrénée de Juillets et les donnent à boire; et par telles potions et autres apozèmes, ils trompent habilement les personnes. Comme peut vivre le Médecin et régner en cette qualité, qui ne sait ni la mesure, ni la force de Nature ? ou plutôt, qui se peut confier en lui ? Car le Médecin ne doit être autre chose qu'un homme bien versé et savant aux choses naturelles, et qui connaisse très bien les propriétés, les essences et les forces de Nature. Que s'il ignore la composition des choses en la Nature, que pourra-t-il savoir en leur dissolution ?

Notez donc bien qu'il faut résoudre et rétrocéder en telles opérations. Et tout ce que Nature a fait en son progrès, il faut le résoudre et le rétrograder de degré en degré, en réitérant s'il

est besoin; que si vous et moi ignorons telles résolutions, nous ne sommes pas plus habiles ni dignes de plus d'estime que des ânes et ignorants. Parlons ici qui vaille : que pouvez-vous tirer ou extraire de bon de l'*alun* selon vos procédés; auquel *alun* sont certainement cachées de très grandes vertus et propriétés, tant pour les maladies internes que chirurgicales. Or qui est celui qui pour ces usages, pour lesquels il est utile, pourra s'en servir pour la commune préparation de l'Apothicaire ? Autant en faut-il entendre de la *mumie*. Mais où la cherchez-vous ? Delà la Mer, chez les Barbares ? O simples et ignorants que vous êtes ? attendu qu'elle est devant vos maisons et entre vos murailles; mais parce que vous ignorez la Chimie, vous ne pouvez aussi savoir les mystères de la Nature. Croyez-vous que pour avoir Avicenne, Galien, Savonarolle, Ugon, vous devez être libérés de toute peine et travail. Tous leurs discours et raisons sont choses puériles et vaines; et hors les *arcanes* susdits, personne ne peut savoir ce qui est contenu et caché sous la clef de Nature.

Consultez tous vos Ecrivains et Docteurs, et ayez à me dire la vertu et valeur des coraux; mais combien que vous en ayez quelque connaissance et que vous discouriez beaucoup de leurs propriétés, toutefois quand il faut prouver ces choses par bonnes raisons de Philosophie, il vous est impossible de justifier la moindre de leurs vertus, parce que le procédé de l'Arcane n'est point écrit par ces Auteurs-là; et ayant l'arcane par la Chimie, alors se trouve la vérité de leurs vertus; et néanmoins vous êtes si peu savants, et tellement simples, que vous avez opinion qu'il ne faut pas de plus grande séparation que la seule pulvérisation; et après soient tamisés (dites-vous) et soit faite poudre dragée, avec sucre.

Tout ce que Pline Dioscoride et les autres ont écrit des coraux, ils ne l'ont jamais expérimenté; mais ils l'ont appris de quelques personnes nobles et curieuses, qui ont eu la connaissance de plusieurs telles vertus et propriétés des choses natu-

relles; et après ces gens ont composé des livres remplis de flatteries et de douces paroles, pour allicier les lecteurs.

Mais vous autres Médecins faites voir par bonnes et valides raisons que ce que vos Auteurs ont écrit est véritable : il est véritable, mais vous ne savez comment ni pourquoi; et vous ne pouvez prouver les écrits de ceux desquels vous tenez à gloire d'être des Disciples et Docteurs de leur doctrine.

Hermès et Archélaus ont laissé dans leurs écrits de très-grandes vertus et propriétés des choses naturelles, et sont véritables selon leurs écrits; mais vous ne savez pas la cause de telles vertus, ni comme elles sont en ces simples; et toutefois vous vous qualifiez maîtres des choses de la Nature, quoique vous les ignoriez du tout. Que dis-je, vous avez lu plusieurs autres livres et avez fort étudié aux Universités; mais las ! vous ne rendez aucun effet. Discours ampoulé, rehaussé de belles et élégantes paroles, et plus rien après. Cependant le pauvre fiévreux pâtit sous votre ignorance.

Qu'est-ce que disent les autres Philosophes et Alchimistes, ou que ne disent-ils pas des vertus du *mercure ?* Certes ils en ont dit de grandes choses et que j'ose assurer être véritables; mais vous autres ne savez pas comment il les faut faire véritables; c'est à Dieu, puisque vous en ignorez les préparations.

Pourquoi ne cessez-vous à criailler et clabauder ? Car vous et vos Académies et Docteurs, n'êtes que des écoliers, d'autant que vous ne faites autre chose que lire dans vos livres. Cela est ce simple, cela est en cet autre, cestuy-ci est noir, cestuy-là vert, etc. Si vous en voulez davantage : par mon Dieu je n'en sais rien : je le trouve ainsi par écrit. Tant y a que si tu n'avais point ces livres, tu ne saurais rien du tout.

Pensez-vous donc que sans bonne raison j'établisse en ce lieu le fondement de la Médecine en l'Alchimie, attendu qu'elle me fait connaître ce que vous ne pouvez prouver, encore qu'il soit vrai. Ne doit-on point grandement estimer telle science et la produire en la lumière pour l'utilité publique ? Ne sera-t-elle

pas à bon droit le fondement certain du vrai Médecin, puisque elle prouve et confirme la science du Médecin ?

Que vous semble de celui qui dit, Sérapion, Mésué, Rhasis, Pline Diocoride, Macer, écrivent de la verveine qu'elle profite à ceci et à cela, encore qu'il ne puisse prouver ce qu'il dit. Je le sais bien. Je sais bien ce qui en est, dira-il; considérez donc s'il n'est pas meilleur, si quelqu'un peut prouver ce qui est vrai aux choses de Nature.

Mais tu ne la peux faire sans l'Alchimie, et encore que tu eusses beaucoup lu et étudié, ta science est inutile en ce sujet.

Qui est celui qui voudrait interpréter en mauvaise part (lisant mes œuvres), si je prends tant de peine à t'expliquer et inculquer ces choses ? Car tu n'as pas la science et les secrets dont tu parles et te glorifies.

Mais viens-çà, dis-moi, quand l'aimant n'attire plus le fer, qui en est la cause ? Et quand l'ellébore ne fait point vomir, qui est la raison ? Tu connais bien ce qui fait vomir et qui lâche le ventre; mais quand il faut venir aux *arcanes* dont nous avons parlé ci-dessus (lesquels guérissent sans vomir et aller à la selle) tu es en cela plus simple et ignorant qu'un vendeur de cuillères de bois.

Dis-moi auxquels il faut plutôt croire, ou à ceux qui ont annoté et remarqué les secrets des choses naturelles et ne les ont pu prouver par raisons, ou à ceux qui les ont rendus probables par l'expérience et ne les ont point mises dans les livres ? N'est-il pas vrai que Pline n'a jamais rien prouvé ? Qu'a-t-il donc écrit ? Ce qu'il a pu apprendre des Alchimistes, lesquels si tu ne connais pas, tu es un ignorant et inexpert Médecin.

Il est donc très important en la Médecine d'être bien savant et versé en la Chimie, à raison de la multitude et grandeur des vertus et propriétés secrètes, qui sont cachées dans le sein des choses de Nature, et lesquelles personne ne peut parfaitement connaître si la Chimie ne les découvre et ne les extrait par son

art : autrement c'est tout ainsi que si quelqu'un voyait en hiver un arbre dénué de ses feuilles et de sa verdeur, ne saurait quel arbre ce serait, ni quelle propriété il aurait en soi, jusques à ce qu'arrivant le printemps et l'été, l'un après l'autre soit découvert : premièrement les locustes, puis les feuilles, les fleurs, et enfin le fruit, et s'il y a encore autre chose en cet arbre.

Semblablement la vertu qui est dans les choses naturelles est cachée à l'homme et ne peut de lui être connue ni apprise par autre moyen que par la Chimie.

Or attendu que l'Alchimiste sait si bien mettre au jour les choses qui sont cachées en la Nature, il faut savoir qu'autres vertus sont aux cîmes, ou locustes, autres aux feuilles; autres aux fleurs, encore autres aux fruits non mûrs, et autres aux fruits jà en maturité; et tant divers et admirables que le dernier fruit de l'arbre est du tout dissemblable au premier, non seulement en la forme, mais aussi en ses propriétés; et partant il faut bien savoir discerner les premiers d'avec les derniers.

Et attendu que la Nature est telle en sa patéfaction, il faut savoir que l'Alchimiste opère de la même façon en ces choses, après que la Nature a délaissé son opération; en sorte que le goût conserve encore le procédé de sa Nature en la main de l'Alchimiste; et ainsi est du thym, de la marjolaine, et de tous les autres simples.

Vous pouvez donc voir que chaque chose n'a pas seulement une vertu seule en soi, mais plusieurs; ainsi que des fleurs qui n'ont pas une couleur seule, mais plusieurs, lesquelles toutefois sont en un même simple, et chacune pour soi est un degré souverain; ainsi faut-il entendre des vertus diverses qui sont aux choses. Donc l'Alchimie sépare les couleurs différentes qui sont aux choses, et non pas les couleurs seulement, mais aussi les vertus; en telle sorte qu'autant de fois que la couleur change, autant de fois se diversifie la vertu.

Dans le foudre, il y a la couleur blanche, jaune et rouge, et aussi purpurée et noire. Et en chacune couleur il y a une vertu

et propriété particulière. Or les autres choses qui ont les mêmes couleurs n'ont pas les mêmes vertus, mais en mêmes couleurs sont diverses propriétés et vertus. C'est pourquoi il faut bien connaître les couleurs, et les vertus, comme il appartient.

Or, la manifestation des propriétés est posée en la seule forme et couleur. Ainsi premièrement naissent là les locustes, après les moelles, après viennent les branches, les fleurs, les feuilles, et après le commencement des fruits, le milieu et la fin. Par cet ordre la vertu des choses se doit réduire à maturité et après conduire à régénération; et ainsi de degré en degré, et de jour en jour, de moment en moment, les vertus innées et cachées dans les choses seront augmentées. Car ainsi que le Temps donne aux cîmes du fuseau la qualité laxative, ce que ne fait pas la matière; ainsi le Temps acquiert aussi autres forces aux vertus des choses; et comme le Temps apporte et infuse aux acacias leur stipticité, et non pas le Soleil, et ainsi aux autres agrestes; ainsi en ce fait le Temps donne aussi les vertus intermédies devant le dernier Temps.

Or ces signes sont grandement à considérer en l'Alchimie, afin de savoir l'opération, de la fin et Automne certain, à ce que la vertu plus ou moins à maturité soit prise et donnée en la Médecine ainsi qu'il est requis.

Doncques ces maturations se font par ordre, en sorte que l'une est semblable aux locustes, l'autre aux branches, la troisième aux fleurs, la quatrième aux moelles, la cinquième aux liqueurs, la sixième aux feuilles, et la septième aux fruits. Et en toutes ces choses est le commencement, le milieu et la fin : c'est-à-dire le laxatif, le stiptique et l'arcane, car les choses qui sont laxatives et constrictives ne sont pas les arcanes, mais elles sont seulement les moyennes ou premières vertus.

Pour exemple : combien doit-on estimer le seul *vitriol*, lequel est à présent grandement reconnu et se fait voir en ses propriété, et lequel je propose en ce lieu, non pour empêcher, mais afin d'accroître et promouvoir ses vertus et louanges.

Le *vitriol* est donc premièrement de soi-même laxatif, passant en cette vertu tous laxatifs, et est aussi grandement déopilatif, en sorte qu'il ne laisse aucun membre en l'homme, tant dedans que dehors, qu'il ne cherche et ne pénètre pas : et c'est là son premier temps.

Le second temps lui donne la constriction : en sorte qu'autant qu'il aura été laxatif au commencement et en son premier temps, il est au contraire autant constrictif, et n'est pas toutefois venu encore jusqu'à son arcane.

Quand donc il est parvenu à ses branches, qu'y a-t-il rien de plus sublime pour le mal caduc ?

Quand il est en sa fleur, qu'est-il de plus pénétratif ?

Quelle odeur est en lui, lorsqu'il porte ses fruits ?

Il a telle et si fragrante odeur qu'elle ne se peut céler, par laquelle il n'est rien qui recréé tant la chaleur naturelle.

Il y a encore en ce minéral plusieurs autres vertus, lesquelles sont exprimées en leur lieu.

Or j'ai seulement mis en avant cet exemple, afin que vous voyiez comme en une seule et même chose il y a divers *arcanes*, lesquels diffèrent en plusieurs manières, et chaque partie a son temps, et la fin est toujours l'*arcane*.

Vous devez entendre la même chose du *tartre*, auquel est au commencement caché et contenu l'*arcane*, contre toute gale, le prurit et démangeaisons et autres semblables gratelles et vices de cuir.

Après est l'arcane pour ouvrir toute chose constipée et resserrée (non par laxation du ventre) ; et au troisième lieu il contient la curation des plaies ouvertes.

Qui nous a appris et fait voir ces choses ? l'Alchimie; pourquoi donc ne serait-elle avec un juste titre le fondement de la Médecine ? plutôt que les coctions ineptes et amas d'ordures des Apothicaires qui n'entendent rien du tout au vrai procédé et préparation certaine des médicaments, et avec tout cela sont si ânes et ignorants avec leurs Docteurs, qu'ils nient effrontément

et absurdement que ces préparations se puissent ainsi faire par l'Alchimie. Parce qu'ils sont si peu savants et si peu experts, que ne sachant pas encore les principes de cuire, ils veulent qu'on aille chercher chez eux les remèdes pour curer toutes maladies; et néanmoins on ne trouve chez la plus grande partie de cette canaille de gens autre chose pour suffisance et capacité que de savoir par leur cajol et paroles trompeuses dresser des embuches aux biens et à la bourse des hommes, soit que leurs drogues éventées et mal apprêtées profitent ou nuisent, ou qu'ils rendent en meilleur ou pire état qu'auparavant. Et après cela n'est-il donc pas raisonnable de découvrir telle ânerie et ignorance ? non pas que pour tout cela ils veulent acquiescer et obéir à mes préceptes salutaires (car ils ne voudront pas avouer une telle vergogne pour eux), ainsi ils seront possédés de telle rage et fureur de haine contre moi, qu'ils mourront et demeureront en cette opiniâtreté. Et néanmoins j'ose bien affirmer que quiconque aura désir d'embrasser et suivre la vérité en la Médecine, il lui sera nécessaire de suivre mes préceptes et ma Monarchie (c'est-à-dire ma science) et qu'il n'en admette aucune autre.

Considérez je vous prie, ô vous tous mes Auditeurs et Lecteurs, quels malheureux et vains procédés tous les Auteurs qui écrivent ou ont écrit, ainsi tous les Médecins jusques à mon temps, ont tenu pour le mal caduc, qu'ils n'en ont encore pu guérir un tout seul !

Comment me serait donc à reprocher de ce que je méprise et blâme tels écrivains et faux Médecins, lesquels ne veulent (ains ne peuvent) user de leur médecine en un mal si déplorable; et au contraire, remplis de malice, envie et impostures, appellent Charlatan, Empyrique et vagabond un autre, qui par son Art tâche de guérir ou secourir le malade par autre voie et remède qu'eux ?

C'est la vérité très pure que toutes leurs compositions de remèdes pour le mal caduc et pour toutes autres maladies (et en la cause, et en la chose) sont fausses et controuvées sans raison :

ce que témoignent assez leurs effets et leurs opérations, et leurs malades qu'ils traitent, et la nature même des choses, et le fondement de toute bonne médecine.

Or il n'est pas seulement ainsi de ces maladies, mais je dis qu'ils ne savent curer une seule maladie assurément, avant que d'avoir encore consulté leur médecine débile et incertaine. Combien que Dieu ait institué et établi le vrai Médecin, non douteux ni incertain ains certain et expert en son art ainsi que serait un laboureur ou un tailleur de pierres, etc. Et à plus forte raison doit être le Médecin certain en ses opérations, vu qu'il y a plus d'importance et de conséquence en lui qu'en tous autres Arts. Et cependant ces gens font de la médecine un fondement instable et douteux, et vont disant pour toute réponse qu'elle a son fondement en la main de Dieu; et par cette raison il faut que la main de Dieu soit la tutrice et défenderesse de leur ignorance et de leurs fraudes; ils ont très bien fait leur devoir; mais Dieu a manqué; et leur art, à leur compte, serait très bon et certain, mais Dieu l'a empêché et interrompu. Si telles gens ne sont des trompeurs et charlatans, certes il n'en sera jamais aucun.

Or, voilà pourquoi je persiste à établir l'Alchimie pour fondement à la médecine : parce que ces grandes et grièves maladies de tête, comme l'apoplexie, la paralysie, le létharge, le caduc, la manie, la frénésie, la mélancolie, la tristesse et autres semblables, ne se peuvent guérir par les décoctions impures des Apothicaires car ainsi que la chair ne se peut pas cuire auprès de la neige, ainsi par tel art grossier des Apothicaires les remèdes de ces maladies ne se peuvent réduire à l'effet; car ainsi que chaque chose a son artifice, par lequel elle est préparée pour la fin à quoi elle est propre, ainsi faut-il l'entendre en ces maladies; à savoir qu'elles ayent leurs *arcanes*, et par conséquent leurs préparations requises et particulières.

Je parle ici de ces préparations, à savoir en cette façon, que chacun de ces *arcanes* aye ses administrations; et aussi les administrations ayent leurs préparations.

Or il n'y a chez les Apothicaires aucune préparation, mais seulement une coction mixionnée et un amas de Juillets ords et sales, en laquelle coction les *arcanes* ou essences des choses sont suffoquées, et sont anéanties en leur effet; parce qu'il faut conserver Nature en sa mesure et en son état; ainsi que vous voyez que le vin a sa manière d'être préparé et réduit à la fin pour laquelle il est destiné, ainsi du pain, du sel, des herbes, etc. et de toutes autres choses, lesquelles sont créées sur la terre, et dûment apprêtées et rendues utiles et propres pour leur fin.

Ainsi donc que la Nature ne veut pas confondre en une même forme le manger et le boire, la chair et le pain (ce qui ne se fait pas sans bonnes et grandes causes, qu'il n'est besoin de raconter ici) et nous donne exemple d'observer certain ordre en toutes choses. Ainsi nous sommes aussi obligés de préparer les remèdes pour les maladies, ores en une sorte et tantôt en une autre, et selon que le mal le requiert.

Le foie a soif, et partant il cuit le vin et l'eau; prends donc garde comme vient le vin et comme quoi il est préparé, auparavant qu'il apaise la soif et altération du foie.

De même le ventre a faim, considère comme diversement et en plusieurs sortes on lui prépare le pain et les viandes; or il faut attendre et entendre les mêmes raisons en la curation des maladies, si tu désires de les guérir parfaitement car il te faut observer pareillement certaines différences, comme en l'apoplexie, quelle soif tu as, à laquelle est requis un remède particulier.

Pour le caduc, tu le dois comparer au ventricule, auquel il faut aussi sa préparation à part.

La manie soit semblable aux vaisseaux spermatiques, lesquels requièrent particulièrement ce qui leur est dû; et par mêmes raisons faut-il entendre de la manie, laquelle veut son remède et sa préparation.

C'est donc à bonne cause que je vous donne l'intelligence de ces choses, attendu que vous avez en vos mains de bons remèdes et arcanes, lesquels par vos impures coctions et sales mélanges

vous détruisez et submergez dans cette ordure de Juillets, ou potages.

Ne dois-je pas dire et découvrir ces choses afin d'obvier à l'avenir à ces sottes erreurs, et que les pauvres malades puissent jouir des arcanes des simples que Dieu a créés pour eux et pour leurs nécessités ?

Sachez donc qu'il faut qu'il en aille ainsi que je propose, et non pas comme il vous plaît. Il faut que vous me suiviez, et non pas moi vous; et combien que vous excitez contre moi de grandes clameurs et opprobres, toutefois ma *Monarchie et doctrine subsistera et non la vôtre;* partant il m'est licite avec juste cause de faire ici tant de discours de l'Alchimie, afin que vous puissiez la connaître bien, et que vous appreniez quelle elle est et comme il la faut entendre.

Ne vous offensez point de ce qu'elle ne vous procrée point de l'or ni de l'argent, mais pensez qu'au moins elle vous étale et découvre les secrets ou *arcanes* des choses, et vous fait voir les tromperies et impostures des ignorants Apothicaires, à savoir comme le pauvre peuple est pipé et déçu par eux, en telle sorte qu'ils vendent un écu d'or ce qu'à peine voudraient-ils racheter pour cinq sols, tant est bonne leur marchandise.

Mais qui me pourra nier qu'en toutes choses il n'y aye quelque venin caché ? Certainement aucun ne peut aller au contraire. Que si cela est ainsi, je vous demande s'il ne faut point séparer ce venin d'avec ce qui est bon, et prendre le bon et laisser le mauvais ? Cela est très vrai. Que s'il faut donc ainsi faire et procéder en cette manière, pourquoi (dites-moi) laissez-vous l'un et l'autre ensemble dans vos boutiques, dans vos remèdes et drogues ? Vous serez bien contraints de confesser que le venin y est; mais voici que c'est : vous voulez excuser votre ignorance et sottise par vos corrections, par lesquelles vous soutenez impertinemment que le venin est ôté; pour exemple : vous ajoutez des coings et de la scamonée, et vous appelez après cela Diagrède.

Or quelle est cette correction ? le venin n'y est-il pas comme auparavant ? Et néanmoins tu dis que tu l'as corrigé, en sorte que le venin ne lui peut plus nuire; mais où est-il ? qu'est-il devenu ? Certainement il demeure dans la Diagrède. Expérimente-le, prends la dose plus grande qu'elle ne doit être, et tu verras et sentiras bientôt, sans doute, où est le venin.

Ainsi tu corriges le turbih, et tu le nommes *diaturbith;* certes voilà d'excellentes corrections, et propres à donner à des chevaux.

Mets-toi au hasard, excède seulement la dose ordinaire, et tu trouveras aussitôt où est le venin.

Corriger n'est pas ôter; si quelqu'un est méchant et qu'il aye fait faute, que pour ce sujet il soit puni ou corrigé, cela ne profite pas plus longtemps que ne voudra celui qui a été fouetté; aussi telles sont vos corrections, parce que la chose est sous le pouvoir de la correction, et non pas sous le tien.

Donc le vrai Médecin voit bien qu'il faut du tout ôter le venin, ce qui se doit faire en le séparant : ainsi que tu peux remarquer au Serpent qui est vénéneux, et néanmoins est avec cela bon à manger, puisqu'en lui ôtant son venin, sans danger tu en pourras manger.

Il faut entendre le semblable des autres choses, desquelles il faut faire la séparation, car si elle n'est faite, tu ne peux espérer de certitude en ton opération, sinon que la Nature fasse ton office et supplée par une grande faveur du Ciel; car quant à toi et à ton art défectueux, il ne succédera pas bien au malade.

Or ce n'est pas tout de dire qu'il faut ôter le venin; il faut savoir comment et par quel moyen raisonnable; c'est par la Chimie; car il est nécessaire que là où Mars serait dans le Soleil, il faut ôter et séparer Mars; semblablement si Saturne est dans Vénus, il faut que ce Saturne en soit séparé : *car autant qu'il y a d'ascendants et d'impressions aux choses naturelles, autant y a-t-il de corps en icelles.* Or il est besoin d'ôter et séparer les corps qui leur sont contraires, afin que toute contrariété se retire

et que le mal soit ôté d'avec le bon, qui est ce que tu cherches, ou pour le moins tu dois chercher.

Car tout ainsi que l'or ne profite rien s'il n'a été fondu en feu : ainsi le remède n'est profitable ni utile qui n'a point passé par l'examen du feu.

Il est nécessaire que toutes choses soient régénérées au feu pour être rendues utiles à l'homme.

Peut-on donc révoquer en doute si ce doit être ici le fondement stable du vrai Médecin ? Car le vrai Médecin doit user des *arcanes*, et non des venins des choses.

Or les Apothicaires, ni toutes leurs préparations, ne traitent rien moins que cette doctrine et n'en enseignent pas un seul mot; et au reste leurs corrections ne sont pas autres que si un chien ayant fait son ordure et ses excréments dans une chambre, on voulait sans les ôter et nettoyer corriger cette fêteur et puante odeur par une composition de thym, de sauge et de genièvre.

Cette fêteur y restera-elle pas comme auparavant, combien qu'à raison des herbes susdites on ne la sente que peu, ou point ? Quiconque sera bien sensé ne dira pas que pour cela la puanteur soit séparée et qu'elle n'y soit plus. Elle y est encore véritablement, mais elle est corrigée par ce parfum, et ainsi le parfum et la fêteur entrent dans l'homme.

Telles sont les corrections des Apothicaires, qui chargent l'aloès épatic de quantité de sucre, et croyent qu'après cela il ne peut plus nuire.

Donc le sucre est leur artifice, et la gentiane, et le miel est leur correction au thériaque.

Tout ceci n'est-ce pas une ânerie toute apparente ? et toutefois on les appelle excellents remèdes, médecines récentes.

Qui est le pauvre d'esprit si aveuglé qui ne s'aperçoive bientôt de la fourbe et que ce n'est rien qui vaille ?

Que disent-ils autre chose de la Médecine, sinon que c'est un doux électuaire qui est composé de pures choses aromatiques, avec sucre et miel, encore qu'il y entre beaucoup d'autres choses ?

Et ainsi les malades sont allaités et nourris de remèdes dulcifiés.

Jugez vous-mêmes de ceci, si c'est la vraie médecine d'assembler ou amasser tant de choses en un monceau et les donner à cuire à un cuisinier de potages ? Tant s'en faut que ce soit là le fondement de la médecine, que ce n'est rien qu'une fantaisie ramassée et recueillie de plusieurs folles cervelles.

Or comme nous avons ci-devant dit, il y a trois fondements en la médecine, la Philosophie, l'Astronomie et l'Alchimie. Sur ces trois choses se doit appuyer tout Médecin; et quiconque n'édifie sur ces trois fondements sa Médecine, sera renversé par la première inondation d'eaux, le vent lui emportera son travail, et son édifice sera bouleversé à la proche nouvelle lune, et dissout par la prochaine pluie.

Jugez à présent par cette fondation de médecine si je suis Docteur contre le vrai ordre de la médecine, ou si je suis hérétique en la médecine, destructeur de vérité, une tête de bœuf insensé, et si je procède justement ou injustement avec mes parties adverses, et avec quelles raisons ils me résistent et se bandent et élèvent contre moi.

Je confesse ingénuement qu'aucun n'abandonne sa massue qu'à regret, et celui retient volontiers sa cognée qui lui a échauffé dans la main; mais c'est à faire aux fols et mal avisés de faire cela, l'homme qui est sage et prudent n'en usera pas ainsi, car il lui est bien séant de laisser sa cognée, d'oublier ses erreurs et de suivre choses meilleures.

Mais, je vous prie, de quoi serai-je en souci, soit qu'ils me suivent, ou non ? Je ne les pourrai pas contraindre. Et c'est pourquoi je les découvre, afin que chacun puisse connaître comme ils se nourrissent et vivent lâchement de leurs tromperies, et que les fondements et écrits de leurs livres ne sont que pure fantaisie. Quiconque est homme de bien et fidèle aux malades, celui-là ne me quittera jamais, et suivra mes préceptes de toute son affection.

Jésus Christ même n'a pas été suivi de tous ceux qui le connaissaient et voyaient journellement ses Miracles; ains plusieurs le méprisaient et proféraient contre son honneur blasphèmes et calomies. Et d'où me viendrait cette présomption de me donner ce privilège de n'être pas méprisé ni vilipendié ?

Pour moi, j'ai autant et plus âprement et opiniâtrement adhéré à leur science et opinion, qu'eux. J'ai ensuivi les mêmes principes et préceptes de médecine; mais ayant reconnu que par cette voie, il ne se pouvait rien faire que de tuer, de meurtrir, débiliter et perdre les malades et qu'il n'y avait nulle certitude en cette médecine; j'ai été contraint par la raison propre et par la conscience de chercher la vérité où elle était; et en ce temps ils m'objectaient que je n'entendais pas leurs écrits et quant à eux qu'ils les entendaient très bien. Et néanmoins je remarquais qu'en effet ils en tuaient, meurtrissaient, débilitaient, et en perdaient encore beaucoup plus que moi.

Tellement que je disais au contraire : Hé bien ? celui qui entend très-bien lesdits Auteurs, et celui qui ne les entend pas, sont en même condition et catégorie, l'un ni l'autre ne valent rien.

Et d'autant que plus outre je considérais leur ignorance et la mienne, j'étais d'autant plus contraint d'espérer de trouver mieux, jusqu'à ce qu'ayant poursuivi jusqu'à tel point, que par effet j'ai trouvé que toute leur médecine n'est autre chose qu'une très-exquise et parfaite Charlaterie et illusion.

Mais je ne laisserai pas ainsi la chose imparfaite : ains je veux démontrer par les écrits comme toutes ces choses sont remplies d'erreurs et de faussetés; car j'aperçois de plus en plus que non seulement leur Médecine, mais aussi leur Philosophie et Astronomie ne valent rien du tout; et comme j'ai ci-devant dit, ne sont pas puisées ni prises des bons et véritables fondements.

Or ceci excitera entre vous un grand tumulte, de ce que je condamnerai ceux qui ont régné si longtemps et ont été estimés en gloire et magnificence. Je sais, je sais, qu'il arrivera un jour

que cet orgueil, cette magnificence, seront grandement humiliés.

Car il n'y a rien en tout leur fait que vanité et fantaisie, comme j'ai écrit non seulement auparavant, mais comme je ferai voir de plus en plus. Et combien que vos Ecoles et Universités ne soient pas de mon opinion, et n'approuvent ma doctrine. C'est de quoi je ne me donne pas de peine, et ne souhaite pas leur obéir; car vous les verrez quelque jour assez humbles. Je vous expliquerai et éclaircirai tellement la chose, *que jusques au dernier jour du monde mes écrits demeureront et subsisteront, comme véritables;* et les vôtres seront estimés pleins de fiel, de venins et couleuvres, et seront odieux aux hommes comme crapauds. Non, non, je ne veux pas que vous tombiez tout en un jour, ni que vous soyiez du tout renversés en un an. Mais après un long temps, vous-mêmes serez contraints de découvrir et mettre à nu votre honte et turpitude, et serez alors bien purgés par le crible : *Je ferai, je ferai plus contre vous après ma mort que durant ma vie;* et combien que vous dévoriez mon corps par vos injures et invectives, vous ne rongerez rien que le cadavre; mais l'esprit dénué du corps combattra avec vous.

Je veux toutefois avertir ceux qui veulent être dits Médecins, qu'ils se portent plus modestes envers moi que leurs Précepteurs, et que de part et d'autre ils pèsent et considèrent avec jugement et diligence les choses dont il s'agit, et qu'ils ne favorisent point avec intérêt et passion une des parties pour condamner l'autre : ains plutôt considérez de près à quel but vous tendez; à savoir *au salut des malades*. Que si c'est là votre dessein et argument, tenez-moi aussi au nombre et au rang de ceux qui vous enseignent fidèlement; car je ne cherche rien plus que le soin et la guérison des malades; et c'est ce que je propose et décris avec grande résolution et vertu, et en pure vérité.

C'est pourquoi combien que je sois seul, que je sois nouveau en mes opinions, que je sois *Allemand*, vous ne devez mépriser pour cela mes écrits, ni les rejeter arrière, car il faut que l'art de

la médecine soit enseigné par ces raisons et non par aucune autre voie.

D'avantage, je vous recommande sur toutes choses de lire et entendre tant qu'il vous sera possible mes œuvres, que (Dieu aidant) je mettrai en lumière; à savoir un traité *de la Philosophie Médicinale,* auquel sera déclarée l'origine de toutes les maladies; et un autre traité *de l'Astronomie,* où j'exposerai assez clairement la curation d'icelles; et le dernier *de l'Alchimie,* c'est-dire du moyen de préparer les remèdes.

Si vous lisez ces livres et qu'une fois vous en ayez l'intelligence, vous me suivrez et serez des miens, vous-mêmes qui m'avez tourné le dos et êtes de mes ennemis; mais ce ne sera pas encore assez de ces livres : j'ai intention, s'il plaît à Dieu de me donner cette grâce, de les remplir et continuer à écrire sur ce sujet, et principalement je veux écrire certains livres très-beaux et grandement utiles, lesquels (si l'envie et malice d'aucuns mes adversaires ne m'avaient retenu la main, et autres considérations desquelles j'ai eu l'esprit travaillé) seraient parfaits et accomplis en la plupart.

Je conjecture aussi que j'aurai pour adverses parties les Astronomes, mais ce sera pour ne pouvoir entendre mes écrits, et pour cette cause ils déclameront trop promptement contre moi et interpréteront les choses sinistrement, et de travers, comme on dit.

Or ceci ne vous doit pas troubler ni divertir, mais cependant lisez ces miens écrits; car je ferai incontinent suivre les autres, auxquels vous trouverez des choses que vous estimerez, et en aurez l'esprit satisfait. Parce que je me suis proposé en ce lieu d'écrire seulement sur quel fondement je veux bâtir et établir la médecine, afin que vous sachiez quelle opinion il faut avoir de moi et que vous demeuriez constamment assurés en ce mien fondement.

Et partant je vous propose ces choses, afin que vous ne me rejetiez pas par ignorance, ains que vous me teniez et recon-

naissiez pour votre Père, votre Maître et votre Professeur, etc.

Non plus devez-vous être séduits et illudés par les clameurs, les vêtements et honneurs des vulgaires Médecins, etc. lesquels veulent qu'on les estime grands et sublimes Personnages, vont usant de grands discours ampoulés, et parlent hautement et insolemment, ne faisant rien que de se glorifier et vivre en luxe et en bombance. Mais il n'y a rien avec cette pompe que du vent. De fonds, ni de science réelle en la médecine, ni aucuns remèdes qui répondent à leurs faux et emmiellés propos : nulle nouvelle de tout cela.

Ils sont semblables à ces Religieuses enfermées dans le cloître, qui chantent les Psaumes, verset après verset : et combien qu'ils n'en ayent l'intelligence, ils ne laissent pas toutefois de chanter. Les Médecins vulgaires font le semblable, qui crient furieusement et opiniâtrement ; et ainsi que la Nonnain entend quelques fois un mot entre mille, et en dix autres feuillets n'en entendra pas un mot; aussi ces Médecins touchent aucunes fois au point, puis après il se troublent et ne savent plus rien.

Considérez bien ces choses en vous-mêmes, et recherchez curieusement, et alors vous connaîtrez et jugerez facilement pour quelle cause ils me haïssent, me calomnient et persécutent; combien que tout cela ne soit rien en la médecine, étant un accident assez ordinaire, et pourtant le blâme ne doit offenser l'homme de bien. Car les Médecins sont pires l'un envers l'autre que les maquereaux, et par certaine envie qu'ils ont inséparable de leur profession, ils se blasonnent et invectivent l'un l'autre, ne s'accordant jamais en leurs consultations et avis particuliers; ce qui doit (ce me semble) assez faire voir la fraude et fausseté de leur doctrine. Ils s'envient et haïssent l'un l'autre, et chacun tâche de supplanter son compagnon par détraction ou autrement, et font gloire par leur artifice, si par ce moyen ils peuvent nuire l'un à l'autre. Ainsi sont-ils gouvernés par le Diable, duquel ils subsistent et se maintiennent. De ceci n'en doutez aucunement, car les divers meurtres et homicides et bourellements et tant de

pertes qu'ils font journellement parmi les hommes par leurs saignées, purgations, cautérisations, brûlements, incisions et autres impertinents remèdes, par lesquels les Cimetières sont remplis et les Hôpitaux aussi, témoignent assez de leurs fruits et de quelle part ils viennent. Car certainement ces cruautés ne procèdent point de la main de Dieu, qui serait injuste s'il n'avait établi sur la terre une médecine certaine pour les hommes.

FIN DU DISCOURS DE L'ALCHIMIE

LES PARAGRAPHES DE PH. THEOPH. PARACELSE Bombast, Allemand, très-grand et très-excellent Philosophe, et très-célèbre Docteur en la Médecine, Prince des Médecins Hermétiques et Spagiriques.

Théophraste Paracelse imitant les Jurisconsultes, a voulu donner le titre à ce livre, du nom de Paragraphes; car étant Professeur Public en la célèbre Université de Bâle, il les a dictés par Paragraphes, et les a expliqués à ses Disciples en dictant, partie en langue Latine, et partie en la langue germanique, comme c'était alors la coutume.

EPISTRE DE THEOPH. PARACELSE BOMBAST, DOCteur en l'une et l'autre Médecine et Professeur d'icelle.

Aux Amateurs de l'Art

COMME ainsi soit que la Médecine seule, entre tous les Arts, a été estimée (par le titre de nécessité) par l'opinion de tous les Auteurs, Divins et Profanes, comme un gage Divin, envoyé du Ciel aux humains : et que néanmoins il se trouve aujourd'hui très-peu de Docteurs qui la traitent et exercent utilement et heureusement; je m'étais proposé de la réduire aux premiers termes de louange de son autorité; et laquelle certainement nous avons déjà repurgée de très-grandes erreurs, et de la barbarie où elle était plongée : non pas que nous nous soyons astreints ni obligés aux préceptes des Anciens, mais seulement à ceux lesquels nous avons en partie trouvés par l'indication des choses naturelles, et en partie de notre jugement particulier, par notre propre et longue expérience des choses. Car qui ne sait pas que grand nombre de Docteurs en ce Siècle, sont très lourdement tombés et précipités en des fautes irréparables, au grand détriment des pauvres malades ? et ce pour s'être par une trop étroite Loi attachés aux dits ou écrits d'Hippocrate et de Galien, et comme s'ils avaient rendu tels oracles sur le trépied d'Apollon, desquels il ne fut loisible de se départir ni écarter l'épaisseur d'un doigt. Or dans l'école de ces Auteurs, il en vient bien, comme il plaît à Dieu, des Docteurs très-splendides et bien couverts, mais non pas des Médecins. Non le titre, mais l'éloquence, non la science des langues, ni la lecture de plusieurs livres (quoique ces choses

n'apportent pas peu d'ornements) ne sont désirables en un vrai Médecin; mais la grande et profonde connaissance des choses, et des mystères de la Nature, laquelle seule partie fait facilement la fonction de toutes les autres. Il appartient à l'Orateur de savoir bien dire, et d'être éloquent pour persuader, et afin d'attirer le Juge à son parti, à son opinion; mais le propre d'un Médecin est de connaître et discerner parfaitement les genres des maladies, les causes et symptômes dicelles; et après par son esprit et sagacité, y appliquer ou donner les remèdes nécessaires, et traiter chacun selon que le cas le requiert, et subvenir en temps aux maladies.

Au reste, afin de dépeindre en peu de paroles la manière d'enseigner. Premièrement en ce qui dépend de moi : Voici que c'est.

Ayant été invité par Messieurs de Bâle, par des gages très-amples et honorables, je vais lire et interpréter en public, deux heures par jour avec grande diligence, et au grand fruit et intérêt des Auditeurs, les Livres de la Médecine Active et Inspective, et de la Physique et Chirurgie, desquels je suis Auteur : non pas à la façon et coutume des autres, prenant qui çà qui là des raisons et leçons d'Hippocrate et de Galien; mais instruit par l'expérience propre, grande maîtresse des choses, et par les travaux que j'ai pris pendant ma vie. Et ainsi, si j'ai à faire quelque preuve, mes expériments et la raison me serviront, au lieu d'Auteurs. C'est pourquoi, ô bons et fidèles Lecteurs, si quelqu'un prend plaisir aux mystères de l'art d'Apollon, qu'il l'aime et en fasse cas, et s'il désire d'être instruit et asavanté en peu de temps, de tout ce qui concerne cette belle science; qu'il dresse ici ses pas, et prenne le chemin de Bâle, et il y trouvera de bien plus grandes choses, que je ne peux ici écrire en si petit discours. Mais afin que notre dessein soit plus amplement notifié à nos Ecoliers et Disciples, je ne veux pas céler que nous n'imitons en aucune façon les Anciens, en la raison des complexions et des humeurs; lesquels maintiennent faus-

sement que toutes les maladies leur doivent être attribuées : d'où vient qu'aucuns, ou, très peu de ces Docteurs, ne peuvent aujourd'hui connaître exactement les maladies, leurs causes, ni les jours critiques. Enfin, que ces choses dites comme en passant vous suffisent à présent. Je vous permets toutefois de ne juger pas témérairement de ces choses, auparavant que d'avoir ouï Théophraste. Adieu. Et prenez en bonne part ce notre dessein, de restaurer la vraie Médecine. Donné à Bâle aux Nonnes de Juin, l'an 1527.

LIVRE III DES PARAGRAPHES DE THEOPH. PARACELSE Bombast. Du mal caduc et de ses espèces, avec les commentaires de C. de Sarcilly.

Chapitre I

Paragraphe I.

Toute chute descend de l'espèce du mal caduc, par génération caduque du cerveau : la puissance du cerveau est la première conservation des choses, pour l'amour du petit cerveau. Mais la chute des membres, ou le caduc matériel, est un accès descendant de la nuque, de la part du cerveau. Donc la chute procède du cerveau : l'accès vient de l'occiput, ou derrière de la tête; et les signes sont du mouvement ou motion de tout le corps; Ils tombent, et jettent de l'écume.

Commentaire : L'auteur exprime en ce Livre le mal caduc, avec ses espèces et la cure d'icelui, dont il a aussi grandement traité en ses autres livres, et ce à raison que le mal est changement divers, grand, horrible, et de très difficile curation. Néanmoins il ne faut pas croire, ainsi que plusieurs estiment, que cette maladie ne reçoive aucune guérison, mais au contraire ce mal peut être très parfaitement guéri, pourvu que le cerveau ne soit point vicié, ni infecté. Mais s'il est corrompu, c'est en vain qu'on y veut remédier.

Or il montre en ce premier Paragraphe l'origine de ce mal, et les signes auxquels se reconnaît la chute du malade. Il a dit en ses autres livres que ce mal est assez proprement appelé caduc, à cause que les malades tombent, et comprend sous ce nom général toutes ses espèces; disant que puisqu'elles ont une mê-

me origine, on les doit curer par mêmes remèdes. Il établit aussi en ses autres livres cinq espèces de ce mal, à savoir une du cerveau; l'autre du cœur; la troisième du foie; la quatrième du ventricule; et la dernière des autres membres.

Il y a donc une distinction double, car il y a quatre espèces des éléments, et cinq espèces des membres susdits.

La cause de ce mal est la vapeur, ou le vent excité par les trois premiers principes, Mercure, Soufre et Sel, par les astres des éléments. Pour l'intelligence desquelles choses j'apporterai en ce lieu quelques raisons tirées des autres Œuvres de l'Auteur, et principalement du livre du Caduc, où il écrit : Que Dieu Tout-puissant semble avoir donné ce mal à l'homme, d'autant que l'homme, le Microcosme ou Petit-monde étant fait ou formé du Macrocosme, ou Grand-monde, il a été aussi nécessaire que toutes les choses que l'on voit au Grand-monde fussent aussi en l'homme, comme en l'abrégé d'icelui; et lequel Macrocosme est la vraie Théorie et Anatomie du Petit-monde, qui est l'homme; et de cette Anatomie l'homme se peut et doit connaître, en tout et par tout, car les éléments externes sont les figures de toute substance humaine; et par tel fondement il faut discerner et juger ce mal. Et pourtant le Médecin doit bien connaître le monde, et sa construction etc.

Or au monde, il y a quatre éléments, lesquels y sont comme les matrices et mères de toutes choses. Et en chacun de ces éléments se trouvent les trois premiers principes, et a son astre particulier, duquel vient cette maladie. Et c'est pourquoi il y a quatre espèces de maladies; l'une est du feu ainsi que le foudre au monde; l'autre est de la terre, comme le tremblement de la terre; la troisième de l'eau, laquelle est comme lors qu'on voit la mer ou les eaux émues et courroucées; et la quatrième vient de l'air, presque semblable à celle du feu, fors que cette espèce est la plus douce de toutes, et sans les symptomes qui arrivent en la première espèce. Car en l'homme, ainsi qu'au monde, il n'y a pas moins de quatre éléments, et les corps

d'iceux éléments sont manifestes, mais leurs astres sont cachés; lesquels par le moyen du Mercure, Soufre et Sel, font en l'homme une couverture, ou coquille, en laquelle Nature est contenue, jusques à ce qu'elle soit au point de maturité, ni plus ni moins que le foudre ou tremble terre, ou quelque motion d'eaux, au grand monde. Car en chaque élément il y a deux natures, les fruits qui sont connus, et l'impression de laquelle vient la maladie, comme de sa cause; et cette maladie est ainsi que le foudre au Ciel, car ils ont une même origine; et quiconque voudra parfaitement connaître ce mal et génération, il lui est nécessaire de considérer diligemment les tempêtes, les tonnerres, les éclairs, et choses semblables au grand monde : d'autant que si par le cri ou chant des animaux, par le vol des oiseaux, ou autres gestes, il vient à connaître les signes de ces choses, et leur effet horrible et épouvantable, avec l'issue qui s'en ensuit ; aussi facilement il reconnaîtra le commencement de ce mal, son progrès, et sa fin.

Et pourtant il sera très utile au Médecin de lire diligemment les Météores de Théophraste Paracelse, où il entendra plus amplement ces raisons, et causes. Car en l'homme, comme au Ciel, avant que l'accès de ce mal le surprenne, ses yeux étincellent, ils deviennent nébuleux; son jugement s'alentit, et son esprit se change. Et après, quand le mal (ainsi que l'on voit quelque semence conçue en l'arbre) vient à croître, et à sa maturité, alors ces trois premiers principes, Mercure, Sel et Soufre, font un grand effort au corps du malade, et y excitent une espèce de vent, ayant rompu le centre où il était enclos, comme dans une coquille; et le vent donne premièrement au cerveau, et lui ôte toute sa fonction et son sentiment, ébranle tout le corps, fait étendre les membres, les courbe, et afflige d'infinis accidents.

Il faut aussi observer ce dont Théophraste avertit en son livre des signes célestes : que le mal caduc est de deux sortes : à savoir qu'il s'en trouve quelques-uns qui tombent de ce mal, en certain temps, et non pas subitement, mais sentant bien leur chute avant qu'elle soit arrivée; et les autres tombent fort subi-

tement, et sans sentir leur chute en façon qui soit, et ceux-ci sont plus faciles à curer et guérir, et les autres non et est leur maladie mortelle.

Donc la cause matérielle de cette convuision est une vapeur provenant des trois premiers principes, Mercure, Sel et Soufre, que les astres forment dans le chaos du corps; et le commencement de l'accès se fait au cerveau, lequel ne peut suporter un si grand effort. Après l'accès l'homme repose, jusqu'à ce que le Soleil Microcosme vienne à luire, et à l'illustrer derechef de sa raison, afin que le malade soit restitué en sa santé.

Il dit que l'on en doit connaître les signes par l'accès, et en établir deux seulement : la chute, et l'écume, encore qu'il y en aye plusieurs autres, comme la jestigation, ou tressaillement, le mouvement des membres, la subite exclamation, et le sommeil.

Or il faut tirer tous ces signes des degrés qui font l'accès du mal, parce que les degrés prennent leur force des astres des éléments : d'où vient que si c'est du feu que soit causé le mal, la douleur est très grande, et les accidents très horribles; de la terre, le mal en est plus doux; de l'eau encore plus; et de l'air, c'est le moindre de tous, le plus facile à porter.

Mais il arrive que la maladie d'un élément se change en un autre; et ainsi les accès se font mixtes, même parfois, deux, trois, ou tous les quatre éléments du corps pâtissent ensemblement; et de là vient que la douleur est plus grande, et dure plus long-temps.

Or comme l'on voit souvent arriver que celle-ci, ou une autre plage, ou climat du monde, est plus que les autres, et en ce temps, ou en celui-là, plus qu'en un autre dégâté et endommagé par les tempêtes et tonnerres ou par les inondations d'eaux : ainsi par même correspondance arrive-il aux hommes. Or il faut juger le temps, comme dit le Médecin, par la quadruple Astronomie de nature.

Paragraphe II.

Voici maintenant les maladies, lesquelles appartiennent au genre du mal caduc : toutes les espèces d'épilepsie, la suffocation de matrice hors de son lieu, le syncope avec ses genres, à savoir la défaillance de cœur retournant, et le syncope sans retour, les vertiges, et ceux de cette sorte.

Paragraphe III.

Il y a aussi plusieurs maladies du caduc, sans chute : le tétane; le spasme; la torture de bouche; toutes lesquelles causent incontinent convulsion, et obstipent; et l'apoplexie universelle; la contracture; la paralysie; l'incurvation, ou courbement de l'épine du dos, ou d'autre membre particulier avec ses espèces; la synthène des hommes et des femmes.

Chapitre II

La déclaration de la cause, et du lieu du malade

Paragraphe I.

La cause de toute la maladie, est au chaos. Car les autres choses, lesquelles passent au caduc, ont leur partie au chaos. Ils descendent par cet élément, et montent en haut par une manière de tétane, et de spasme. Il y a une autre maladie du realgar au chaos, et un autre de l'eau.

Commentaire : Comme il a été annoté ci-devant, afin de mieux connaître le mal caduc, il faut bien considérer les éléments, par ce que chacun élément produit son espèce de mal caduc. Or ainsi que le chaos est en la terre, ainsi est-il en l'homme; car le chaos, pour le bien prendre, est l'air qui est diffus et épars par tout le corps de l'homme, comme il l'est par l'univers

en l'extérieur, et n'est point en la chaleur ou au feu; mais comme on voit au grand monde les vents courir et s'émouvoir; ainsi au caduc, la cause du mal, comme quelque spasme, descend et monte par le chaos. Pour le realgar, c'est un mal qui prend son origine des minéraux : or il établit en ce lieu deux espèces de realgar, l'un de l'eau, et l'autre de l'air; mais il y a aussi celui de la terre et du feu, comme il est ci-devant remarqué.

Paragraphe II.

Vu que la matière du caduc est celle qui est le chaos aux minéraux; de ces minières vient donc la première cause et génération du caduc, et de ses espèces; il faut que le Médecin sache qu'il y a quatre minéraux, et quatre éléments des maladies, en la Physique et Chirurgie.

Commentaire : Notre Auteur enseigne ici, que la première génération du caduc, et de ses espèces, procède des minéraux, lesquels font la matière de la maladie. Or les minières ne sont autre chose que les éléments; et attendu qu'il y a quatre sortes de minéraux, il arrive aussi autant de fortes maladies. Il nous faut donc considérer au chaos, l'élément, ou minière du mal, duquel chaos autre mal que le caduc ne peut être engendré; et par conséquent il est nécessaire de chercher la cure et remède de ce mal dans l'élément de l'air.

Paragraphe III.

Le lieu de la cure est au chaos : car ainsi que les minéraux font leurs actions aux autres parties, ainsi font-ils dans le chaos. Il faut donc savoir qu'iceux minéraux sont la cause de tout ce mal; et les espèces de la maladie, sont les espèces du Mercure.

Commentaire : Il expose ici la cause efficiente, laquelle vient du Mercure, lequel quand élevé avec le chaos il outrepasse ses bornes ordinaires; alors le mal caduc est excité. Tu dois donc savoir qu'il y a autant d'espèces de caduc, qu'il y a d'espèces de Mercure élevé, ou sublimé. Le mal est si violent, et véhément,

qu'il n'est presque pas senti par les malades, parce qu'ils dorment. Et c'est là la vraie espèce d'analepsie.

Paragraphe IV.

Je mets la similitude de la cause de ce mal au chaos : en l'alcali du *seldonium,* au safran pontique, ou au thereniaben. Car ainsi que les choses pénètrent dans ce qu'elles sont mises, et font une nouvelle génération; ainsi la génération du Mercure montre le péril, pénètre les membres, et va selon l'accès du membre.

Commentaire : Ce paragraphe ici s'est rendu difficile à entendre, à raison de la diverse et dépravée lecture, parce que les Auditeurs de Paracelse, et ceux qui écrivaient ses annotations, ont erré au sens de ce qu'il disait. Quelques-uns lisent *Heldonio,* les autres *Seldonio,* par lequel mot est signifié une couleur parfaitement verte de certains grains et cîmes d'un arbre fuseau, cueillis en Automne, que l'on nomme en langue Germanique *Safftgrun,* ou *Satgrun,* grains de fuseau, qui est notre fuseau.

Or ayant pris sa similitude des choses naturelles, Paracelse déclare la cause du mal. Car tout ainsi que le safran et les couleurs teignent l'eau et comme le miel la rend douce par sa douceur, et la change en sa nature, et au contraire le fiel la rend fort amère; ainsi l'accès épileptique, qui fait mouvoir les membres, non pas par la cause du cerveau, mais par le chaos, et les conduit à la consomption du Mercure, laquelle étant proche, l'accès par son impétuosité bouleverse et invertit le ventricule, et les intestins; car cette espèce de caduc est si violente, que par sa violence elle a accoutumé d'apporter la mort.

Chapitre III

De la Diète

Paragraphe I.

La Diète du caduc, est la cure de toute la maladie; car les médicaments du mal caduc, sont les nutriments de la maladie. Or il y a deux sortes de nutriments, l'un qui cause le mal, et l'autre qui l'expulse et garantit. Comme la fêteur de la chair de chèvre le provoque, et la décoction d'anguille sert de remède à cet accident; ainsi faut-il juger des mussules, et des agneaux.

Commentaire : Notre Auteur ayant doctement et amplement traité les causes de ce mal, il vient à la diète, ou au régime qu'il faut observer, en laquelle il fait voir que toute la curation de ce mal est contenue, et qu'il la faut prendre aux nutriments. C'est pourquoi il établit deux sortes de nutriments, l'un qui excite le mal, comme la chair de chèvre fétide, et l'autre qui donne remède, comme les anguilles cuites, principalement au commencement. Ainsi aussi les escurieux noirâtres, qu'il appelle mussules, engendrent ce mal, d'autant qu'ils y sont sujet, et la chair d'agneau y remédie. L'on trouve en Pologne une espèce de corneilles, ayant les pieds verts, qui étant mangées, causent infailliblement le mal caduc. Il se trouve plusieurs choses semblables. Et pour cette cause il faut s'abstenir de boire du cidre de pommes, à quoi le lait de brebis est contraire, et remédie. On trouve plusieurs telles choses de l'un et de l'autre, du mal, et du remède, chez ceux qui ont par connaissance traité des choses naturelles, dont le discours serait ennuyeux en ce lieu.

Paragraphe II.

Voici les nutriments des malades au caduc : le guy, ou visc de chêne pour leur sel; la semence de paonne pour confection; la racine de pyrethre pour persil et les feuilles d'ellebore noir pour bettes.

Paragraphe III.

Il faut se prendre garde d'user des choses auxquelles le sperme est vicieux; l'odeur vitriolée; ce qui engendre les vents; ce qui provoque au coït, ou à luxure, et lacuité essensifiée.

Chapitre IV

De la cure

Paragraphe I.

En la cure du caduc, nous avons en main les expériments, les arcanes avec l'expérience, et l'industrie avec spéculation, et plusieurs choses élémentées composées.

Commentaire : ...Il enseigne qu'il y a de quatre sortes de remèdes en la cure du mal caduc, autrement appelé le mal sacré, ou de saint : à savoir les expériments, les arcanes, ou secrets, l'industrie ou tour de main, et les choses élémentées.

L'expériment est certain remède, duquel nous nous servons, non pas pour ôter du tout la maladie, mais pour empêcher seulement l'accès dudit mal, tels que par expérience plusieurs en ont inventé, et trouvé. Or tous expériments ont en soi quelques arcanes, mais le plus souvent on en ignore la vraie dose. Tel est l'expériment du crâne de l'homme en cette maladie, duquel voici la préparation.

Premièrement, il faut calciner le crâne de la tête d'un homme mort par violence, suffoqué ou exécuté par Justice, puis il le faut réverbérer, et faire l'extraction du sel, selon l'ordre Chimique, en donner au malade par certaine dose, laquelle on connaîtra par l'expérience : ce qui est le plus important à observer.

On peut aussi extraire l'huile par voie Chimique (ce que je présume que les bons Opérateurs n'ignorent pas) et en donner trois grains, ou trois gouttes au malade (et de là conjoncture la dose du sel).

L'arcane, ou secret, est lorsqu'un malade est rendu sain, contre les Canons et opinions ordinaires des Médecins, ainsi que l'on a accoutumé de faire en ce mal par le vitriol, lequel a ce pouvoir et qualité d'ôter, voire extirper entièrement cette maladie, encore qu'elle soit invétérée : car il a une certaine et singulière vertu spécifique contre ce mal.

Description de l'huile de vitriol contre le mal caduc.

Recipe vitriol, livr. XV.
De la liqueur de paonne.
De camphre.
De raclure d'ivoire.
Et de spodium, espèce de tutie, ou écume minérale, de tous chacun une demi once.
Distille par la cornue, ou retorte, ou par le descensoire, jusques au colcothar : Ce fait
Recipe de cette liqueur, ou huile, livr. iij.
Alcool, ou bon esprit de vin.
Des eaux de Mélisse, et de valériane, chacun demie livre.
De colcothar, une livre entière.
Redistille par la retorte jusques en fin.
Prends de cette liqueur, livr. j.
De colcothar récent, livr. ij.
Distilles-les par 24 heures : et par l'ordre qui ensuit, tu sépareras les liqueurs distillées.
Premièrement, tu tireras le phlegme par le bain M.
La liqueur, par le sable.
Et l'huile rouge, par feu ouvert, qui est le feu de suppression, assez connu des bons distillateurs.

Les Doses

On pourra donner le phlegme aux enfants, au poids d'un dragme, avant l'accès. 3. 1.

A ceux qui ont ce mal après vingt ans, on donnera la liqueur au poids d'un scrupule.

Et aux autres qui ont passé quarante ans, on donnera trois ou quatre gouttes de l'huile, ou plus s'il est besoin.

Et leur administrera-t-on les remèdes avec eaux de chélidoine, ou valériane, pour véhicule.

Commentaire : Il faut observer ceci en l'élection du vitriol, soit Romain ou de Hongrie, qu'il faut toujours choisir celui qui sent le moins le cuivre; et après qu'en la première distillation du vitriol qui se fait avec paonne, il faut cesser à distiller, lors que les esprits blancs commencent à passer dans le récipient, et qu'il apparaît comme laiteux, la liqueur étant au fond.

Ce que notre Auteur appelle ici l'industrie, est ce qui requiert l'opération des mains, non pas que la scarification, ni la saignée profitent au mal caduc, mais seulement il faut que le Chirurgien fasse dextrement l'ouverture en la tête, où le mal va cherchant la sortie, et où trouvant l'ouverture, il ne manquera de s'exhaler incontinent, et alors cessera l'accès.

Et pour ce faire, tôt après l'accès, il faut provoquer le sommeil par moyens propres et convenables, afin d'ouvrir et trépaner plus facilement et commodément le crâne du malade, par l'instrument ordinaire aux Chirurgiens, qu'ils appellent Trépan; et ceci étant achevé, il ne faut pas laisser boucher le trou, ains il faut y appliquer une mèche, qu'ils appellent improprement tente magistrale, pour le tenir ouvert, afin d'y passer une canule d'argent dedans. Et sitôt que la dite canule sera appliquée, il faut y mettre tout à l'entour de l'emplâtre opodiltoch, décrit par notre Auteur, afin que la chair se consolide, et s'unisse à la canule. Et ainsi pendant que les malignes vapeurs épileptiques

s'exhalent par cette canule, le mal ne travaillera point ou fort peu, le malade.

Ce tour de main est utile aux jeunes, et non pas à ceux qui sont déjà plus âgés.

Quelques-uns ont aussi tenté d'ouvrir l'épine en la sommité, laquelle pendant qu'elle est ainsi ouverte, les malades n'ont point leurs accès; et ainsi Paracelse appelle ici l'industrie, l'ingénieuse opération du Chirurgien.

Les jeunes gens affligés de ce mal, peuvent aussi être soulagés par réfrigération, laquelle se fait par le cmphre, le spodium, et la licorne, l'autant que ces choses coagulent l'air épileptique; mais telle cure n'est que pour un temps, et non pas pour toujours. Le fiel d'un petit oiseau que les Allemands appellent Roitelet, étant distillé, et préparé, est encore fort propre contre le caduc. Le baume fait avec galbanum, en onction sur la nuque, après l'accès, est très-utile.

Le castoreum, mêlé avec les autres choses propres, n'est pas inutile en ce mal.

Quant aux choses élémentées composées, il y en a de plusieurs espèces. Comme le théréniabin (qui est une espèce de miel), la manne, le throisne, la rosée. La manne est une rosée séchée, de laquelle Avicenne constitue pour une espèce de théréniabin. Elle a cette vertu de dissiper l'accès du mal caduc, ayant séparé le pur d'avec l'impur, par voie Chimique, en donnant chaque jour trois gouttes dans le vin. Mais notez qu'il est plus convenable aux femmes qu'aux hommes.

Le throisne est une certaine douceur qui tombe au mois de Mai, sur les herbes et sur les haies, et est le plus doux fruit de tous les fruits de l'air, qui est coagulé par le Mercure, épais, bien coloré, tendant à la blancheur; on le donne en même dose que la manne précédente.

Pour la rosée elle se distille au B.M. et profite en l'apoplexie, et en la paralysie épileptique. La rosée du mois de Juin ôte la syncope, et la synthène.

La rosée diffère du throisne, premièrement en douceur, après en matière, car la rosée est plus pesante et est de Mercure, et ne tombe pas en lieux particuliers; et le throisne est plus léger, et est procréé de sel résout. De ces choses il faut lire notre Auteur, en ses livres des fruits des éléments.

On peut aussi préparer un remède contre ce mal, par le sang humain, en cette manière qui ensuit.

Ayez du sang d'un homme bien sain, et jeune, trois onces; de bon esprit de vin, demi-once; après l'avoir fait digérer ensemblement, il faut le distiller, puis il faut encore le remettre en digestion, en chaleur de fumier de cheval, par l'espace de quinze jours jusqu'à ce qu'il apparaisse qu'il y a deux eaux différentes, à savoir celle de dessus blanche, et celle de dessous jaune dorée, laquelle étant séparée de l'autre, est souveraine pour guérir ce mal.

Sa dose est d'un scrupule en chaque mois une fois, en la nouvelle Lune, par un an entier. Ce remède peut adoucir, non seulement le mal caduc, mais le curer entièrement.

Pour faire la preuve d'un qui sera malade du mal caduc : Si vous désirez savoir au certain si quelqu'un dont on doute, est malade du caduc, ou non, ou faire la preuve s'il en est bien guéri, faites ce qui suit.

Prenez des cornes de chèvre demie dragme; D'asse fétide autant, et les mettez sur des charbons ardents, et faites que le malade en reçoive et boive la fumée. S'il est épileptique, ou qu'il ne soit encore parfaitement curé dudit mal, il tombera aussitôt; sinon, il ne tombera point pour cette fumée.

Il y a encore plusieurs autres remèdes décrits par les autres, qu'il ne faut blâmer, ni mépriser; ains il faut (comme il est loisible à un chacun) les mettre en usage, et les expérimenter; et le bon Médecin qui est diligent pourra observer journelle-

ment plusieurs choses lesquelles servent à empêcher et curer cette horrible maladie laquelle a très grande affinité avec le Ciel (comme il est dit) comme la vraie Astronomie pourra faire connaître.

FIN DU LIVRE DU CADUC

PREFACE DE THEOPHRASTE PARACELSE SUR LES trois Livres de la petite Chirurgie qu'il a autrefois intitulée Bertheonée.

AVANT toute autre chose il faut qu'un Médecin se propose deux fins, l'une est la santé qu'il doit donner au malade, et l'autre, la récompense qu'il doit avoir de sa peine. Je traiterai du paiement qu'il doit recevoir du malade en cette Préface et ailleurs en son lieu de la guérison qu'il lui doit procurer. Depuis que l'avarice des Chirurgiens, préférant leur propre intérêt à l'honneur, rendit contre l'ordre de nature la Chirurgie mercenaire et méprisable comme la charrue, la nécessité mit en usage parmi les hommes qu'après la santé rendue on reconnût ce bienfait de quelque argent, au lieu qu'un honorable remerciement en devait être la vraie et unique récompense; ce n'est pas le même qu'au champ où le moissonneur emporte sa part de froment en sa maison, et le berger la laine qui lui est échue en partage; au contraire, ici le malade en reçoit la commodité, se réserve la laine et le froment, et laisse la paille pour le Médecin qui a pris toute la peine; certes c'est avec beaucoup de raison que je compare au froment la guérison d'une maladie, et puis bien dire davantage que les richesses sont moins en comparaison de la santé du corps que n'est la paille et le résidu du blé au parangon du meilleur grain, puis donc que par le peu de soin de maintenir cet art en son lustre, l'office du Chirurgien a été aussi ravalée que celui d'un bouvier, que le loyer de son travail (à mon grand regret) est devenu moindre, et que le malade récompense une chose d'inestimable valeur d'une paye si peu sortable.

Il faut par cet argument démontrer à ceux qui ne le savent pas, qu'il n'y a de travail si grand que celui du Médecin, qui est tout le temps de sa vie accompagné des soucis et des inquiétudes que lui cause une très-difficile expérience.

Premièrement il faut que nuit et jour il aye le malade en sa pensée et que son esprit n'aye autre exercice qu'à rechercher les remèdes propres pour le rendre sain; à ce souci très grand ac-

cueilli d'une infinité de traverses et de difficultés, survient de nouveau la défiance du payement qu'il en espère et la crainte d'être trompé du malade après qu'il sera garanti du danger de sa mort; il est toujours en inquiétude pour prévenir leurs délais. leurs finesses si souvent réitérées, avec mépris pour celui qui leur donne par la grâce du Ciel ce que tous les trésors de la terre ne sauraient dignement acheter, de sorte que le malade est envers son Médecin tel qu'envers son créancier le débiteur emprisonné, lequel se confesse facilement redevable et promet plus qu'on lui demande, tandis qu'il est détenu dans la prison, où remis en franchise ne tient compte d'exécuter ses promesses, change tout à fait de volonté. Tout de même que le malade qui n'a que trop d'affection et de belles paroles pour le Médecin, jusqu'à ce qu'il s'échappe des liens qui l'arrêtaient, qu'il perd avec le mal, le souvenir de celui qui lui a fait un bien inestimable; si est-ce que pour cela le Médecin ne doit perdre courage ni se dégoûter de bien faire, parce qu'un homme seul de bon naturel qu'il aura traité lui remboursera du dommage de cent taquins qui l'auront payé d'ingratitude, en quoi se manifeste la Justice et la Providence de Dieu, qui par ces gens de bien, doués de raison et de jugement, récompense la faute de cent affronteurs qui ont fraudé le Médecin du fruit de son labeur.

Voilà pourquoi il se doit résoudre à vaincre ces difficultés, bien que dures à supporter, et prendre en bonne part la récompense pour petite qu'elle soit, en attendant que quelque occasion favorable lui donne le moyen de se remplumer sur quelque bon payeur.

Je ne désire pas ici donner des instructions à certains imposteurs et charlatans de Chirurgiens qui ne visent qu'à l'argent, attendu que les imposteurs sont bien avec ceux qui se plaisent à tromper les Médecins; il ne suffit de dire qu'il est bien méséant à celui qui traite une malade d'avoir son payement, tant au cœur qu'il n'ait de soin cher que celui du lucre, comme quel-

ques brouillons de Chirurgiens qui prennent effrontément de l'argent avant l'avoir gagné, qu'au contraire il faut secourir trente de ces mauvais payeurs en leurs maladies pour l'argent qu'on aura tiré d'un homme de bien, non pas se fâcher si le Soleil manque quelques fois de luire ou l'en appeler au jugement, parce que d'autant plus que la récompense méritée est grande, d'autant plus doit être désavantageux le jugement de procès à ceux qui retiennent injustement le guerdon de la peine d'autrui; de sorte que selon l'équité de notre sentiment propre, nous qui demandons de l'argent serions obligés d'en donner pour la restitution du dommage que nous leur aurions apporté, et ainsi je conseille au sage Médecin de ne se passionner point pour le gain, mais qu'ayant toujours en l'esprit comme son but principal la santé du malade, il y contribue tout ce qu'il a d'industrie et de diligence, se remettant pour le surplus au souverain Médecin.

Or afin que je ne semble favoriser aux Charlatans, j'ajouterai qu'alors qu'un malade se plaint à quelque Médecin de sa misère et des tromperies de ceux de sa profession, lui racontant que leur procédure a empiré le mal au lieu de le guérir, que leurs promesses sans effet ont porté le malade à l'extrémité par leur ignorance et leur peu de soin. Il n'est pas moins coupable qu'eux, et sont en faute les uns et les autres; le Médecin en ce que premièrement il a soin de remplir sa bourse, afin que si son entreprise ne réussit à bien il soit au moins assuré de son payement, le malade en ce que par avarice ou par négligence il a appelé un Médecin inexpert ou ignorant, au lieu de celui qui était très-prudent et très-expérimenté. Voilà pourquoi, selon mon conseil, il le doit éprouver avant de l'employer.

On en peut toujours retirer une preuve infaillible, sinon lorsque le charlatan a quelque remède assuré pour se mettre en crédit, et par ce stratagème exerce finement ses cautèles, mais encore y a-t-il des précautions pour s'en garantir, et des conjectures pour les découvrir, car si on considère quelle est sa qualité et

qu'il se mêle de guérir sans être Médecin, et que sous prétexte de médecine il ordonne pour le menu peuple facile à décevoir, on le doit tenir pour suspect, car les uns le font par la faveur et le support de leurs amis, les autres pour acquérir de la réputation, quelques-uns par une inclination de nature vicieuse, et d'autres pour obtenir le titre de sages, et faire étonner chacun ne sachant comment ils se sont d'eux-mêmes acquis une si rare connaissance : semblables Médecins (pourtant d'ordinaire riches et bien à leur aise) sont et se font valoir dans des Monastères, et entre ces gens oisifs qui ont coutume de se vanter, étant très-pleins de vaine gloire, et n'épargnent leur peine et leur industrie à la guérison des Religieux sans autre apparence de guerdon que celle de leurs prières.

Il sen trouve d'autres qui exercent la médecine en bouviers et mécaniquement, ou pour des présents, et pensent faire tort à leur dignité s'ils reçoivent quelque argent de leurs malades, qui me font souvenir des Juifs baptisés; tout tels sont certains Moines apostats, ou ceux qui autrefois ont été bouchers, bourreaux, ou maréchaux, qui refusent ce qu'on leur présente en qualité de Médecins se croyant indignes d'en porter le titre, et qu'ils ont lu fort peu de Livres, mais qu'ils ont appris ce qu'ils savent d'un tel Roi, d'un tel Empereur, d'un tel Prince, courroie digne d'un si beau soulier; tout cela n'est que fumée et vanité, encore bien que leur finesse n'est pas des moindres, car si le malade vient à mourir (étant avoués des Grands) leur faute est excusable, et c'est contre l'expérience ordinaire que tel accident est arrivé, que s'il recouvre la santé quels cris de joie n'entend-on pas, combien haut font-ils résonner la certitude d'un art qui ne saurait être mauvais, et ayant procédé de l'autorité du Sérénissime Prince, les voilà après puissamment établis, et bandés sur les étriers, comme un Ecuyer de Franconie, telle est la condition de ceux qui veulent faire la médecine et ne veulent être Médecins comme ceux qui veulent être Moines et Médecins sous un habit bâtard, marquant la condition de l'un et de l'autre; ceux-

ci ont accoutumé de se servir de personnes apostées, qui disent, ce médicament coûte beaucoup à Monsieur mon Maître, c'est pourquoi dis à ton Maître qu'il fasse présent en récompense d'un cheval, ou de quelque Abbaye ou Prioré, et non pas de l'argent dont l'usage est infâme et défendu; quelques fois ils feindront que leur maison est grandement pauvre, qu'il faudrait acheter quelques bons poissons pour en faire faire collation le vendredi au soir aux frères avant s'aller coucher, pour les aider à supporter l'austérité du jeûne, et ainsi Monsieur le Docteur Médecin (fait à la hâte) se rendra plus soigneux et plus diligent après le malade.

Ce n'est pas que pour la condition des personnes, vile ou noble, je veuille ici tancer celui qui est capable de s'en acquitter dignement; je n'en veux qu'aux abus qui se commettent par ceux qui empirent plus de malades par les fautes qu'ils commettent, qu'ils ne causent de guérisons. Après ceux-ci suivent quelques-uns dont les habits et la bourse sont plus pertuisés qu'un crible, et pourtant ne sont pas moins prompts à extorquer le teston que les coupeurs de bourses; ils se vantent d'avoir été grandement riches d'autrefois, mais maintenant par l'injure de la fortune ont perdu toutes leurs commodités, au cabaret volontiers. Il y en a d'autres qui se vantent d'avoir autrefois tenu rang parmi les Seigneurs de marque à fort beau train, qui toutefois se sont remis au service des Princes, ou à la perte de quelque bataille ont perdu tous leurs moyens demeurés pour butin au vainqueur; les autres ont été chassés par le Turc de la Vallachie et de la Transylvanie, d'autres comme les Apôtres allant planter l'Evangile ont abandonné leurs femmes, leurs enfants et maisons; d'autres se vouent à une pauvreté volontaire, parce qu'ils ne trouvent personne qui leur fasse du bien; et le nombre n'est pas petit d'iceux qui changent bien souvent d'habits pour se rendre inconnus, l'un marche les pieds nus, l'autre porte la haire à demi-vêtu, celui-ci se dit de tel et tel Ordre Religieux, celui-là porte des sandales et des sabots, l'un ne mange point les

os de la viande, l'autre fait abstinence et n'oserait manger les arêtes des poissons de peur qu'elles ne l'étranglassent, l'un fait son lit sur un banc ou sur une table, l'autre change de logis chaque nuit, etc. Ces Messieurs-là quand ils parlent de la Médecine disent la posséder par l'inspiration du Saint Esprit, et veulent faire acroire qu'il y a plus de vertus aux plantes que dedans le Ciel, ou dans le Paradis même, ne sont-ce pas de braves Médecins ?

Il y en a quelques-uns qui sont en apparence de meilleure mine, et à la vérité richement couverts, mais ils les ont gagnés en escroquant quelqu'un, et partant de bonne inquisition.

Il s'y en trouve d'autres qui mêlent à leur recettes et se servent en leurs cures, de l'astronomie, les autres de la géomance, pyromance, chiromance, hidromance et d'autres s'essorant plus haut en leurs spéculations, comme plus mystérieux de la narromance, c'est-à-dire nécromance, ou lourdomance, et stultomance, comme ces vagabonds et coureurs du mont de Vénus qui venant au lieu où ils avaient appris leur art l'ont baptisé du vin de rhétie, ont chanté Matines avec frère Eckart, et mangé du boudin rouge et des saucisses grasses avec les Danhutiens, depuis ils ont eu la science de guérir les bêtes et les hommes de toutes fièvres, maux caducs et autres maladies, de découvrir des trésors enfouis sous la terre, qui n'est pas peu d'honneur à si vénérables Médecins, quelques-uns ne se servent pour tout d'aucuns aromates, d'aucunes herbes, ni du suc, ou des écrits de Valescus, le simple papier suffit à leurs recettes, sur lequel ils écrivent, pour déguiser le mystère de leur art, *ixis* pour *fixis, tetra grammaton, Ioannes in Dolio, Iod vau, ante postque,* en haut et en bas, au pied et à la tête marquent une Croix à la fin de peur que Diable n'emporte celui qui le peint, parmi les villageois ils parlent latin, parmi les Allemands Italien, quelques-uns desquels ont eu le fouet en Italie, après avoir été bannis des Allemagnes, d'autres au contraire chassés de l'Italie ont reçu le même traitement en Allemagne; quelques-uns après avoir été chassés au-

delà du Rhin ont été derechef rechassés après avoir eu le fouet, et certains au-delà et au deçà du Danube; les aventures de ces Cavaliers errants sont merveilleusement plaisantes et me font envie de rire; ils se disent Ebrieux chez les Grecs, chez les Ebrieux natifs de Grèce, chez les Curés du village ils sont des Théologiens et des Docteurs en Médecine avec les Maîtres d'étuves et bains, chez les Juges Jurisconsultes, devant les Comédiens Poètes, avec les Artisans Historiographes, en Allemagne ils se disent d'Italie, en Italie d'Allemagne, en Portugal ils sont Hongrois, en Hongrie Portugais; enfin en ce lieu-ci natifs de ce lieu-là, en celui-là de l'autre, toujours de bonne et illustre maison, peu riches toutefois, certes de noble race, à savoir de celle qui n'a produit que de la canaille, remplis de ruses et tromperies, qui leur font gagner beaucoup d'argent.

Il y en a encore une autre secte outre celles dont nous avons fait mention qui est des Juifs convertis au Christianisme, plus fins et pires que tous les autres, et je ne pense qu'ils ayent été baptisés avec ceux qui savent mortifier le Mercure avec de la graisse d'ours; de ceux-ci ont appris les Médecins des pustules de la grande et petite vérole, et autres qui désirent et tâchent d'être beaucoup plus excellents et experts que les Juifs, encore que couverts de même peau, et que l'un se moque de l'autre, de rougir leurs médicaments avec du santal et le rendre odorant avec le macis ou fleur de canelle; ce qui les fait estimer capables de traiter toutes sortes de maladies, car si par hasard ils viennent à guérir un, ou deux, ou trois de ceux qui se mettent entre leurs mains, ils ont aussitôt privilège et pouvoir d'en abuser deux ou trois cents ans, ils font acroire aux faibles d'esprits que la source et le fondement de la Médecine en est la langue hébraïque, sans cependant considérer qu'entre les Juifs il n'y a jamais eu nul Médecin. Ils mettent en jeu pour prouver leur dire le Rabin Moïse et le Livre de Nébolohu, qui contiennent des canons très-excellents, par lesquels il enseigne de cueillir dans les prés les racines de réponces pour en faire des salades; maintenant

ils disent que la connaissance de la Médecine est en leur seule race comme héréditaire, encore que tous ceux qui sont descendus ayent été des fols, des sots, et sans esprit quelconque; les autres disent que leurs ancêtres la tiennent du bon Père Adam, quelques-uns que le bonhomme Noé la cacha dans un trou qu'il fit entre la paroi et la fenêtre de l'arche; ô fols que vous êtes ! que cette orientation, et que cette vaine gloire vous messied, et s'accorde mal avec votre gueuserie; tantôt un vieux Juif se présente, tantôt un jeune, la mère duquel tient bordel ouvert et fait gain d'une si sale marchandise; cette marmaille errante me fait souvenir des Bohémiens, qui disent avoir appris leur art en Egypte, bien que la plupart sorte Dentibuch, ou de tout lieu mère Patrie de tous les fainéants et méchants, où ils n'osent retourner qu'après sept ans passés, selon la coutume de ces petits voleurs et brigands, lorsqu'ils ont été fouettés et envoyés en exil ailleurs; ô que vous voilà bien ensemble fils de putains ou leurs alliés, ne vous abandonnez point les uns les autres, maintenez votre art en sa splendeur, et certes si c'était des poules ou des poussins à peine pourriez-vous de leurs plumes remplir un petit lit. Je passe sous silence ces mystérieux secrets hébraïques, par lesquels vous pouvez faire aimer un pauvre amoureux transi. Je ne parle pas de ce que vous marchez superbement, soit à pied soit à cheval, près ou loin, sur la terre ou sur l'eau; vous n'êtes que des bêtes, mais vous, ô gentils agneaux, diamants ou émeraudes quels honorables présents faites-vous à ceux de votre connaissance, c'est votre meilleure et principale invention; aussi n'êtes-vous capables d'autre métier que de celui-là. Il s'en trouve d'autres, imitateurs des précédents, et toutefois de plus grande considération qu'eux, qui savent beaucoup de logique vulgaire, mais de rhétorique point, pour tout tels sont les vendeurs de Thériaque et mithridat, qu'on appelle vulgairement bateleurs, thériacleurs; ceux-ci si la vipère leur manquait, ne feraient point scrupule de mettre en son lieu des chauve-souris. Ils vendent pour un remède souverain contre la fièvre la colo-

quinte, pour les poumons et maladies d'icelui le rapontic, du guy de chêne pour les infirmités des femmes, et quelques remèdes très-cachés pour toutes sortes de maux plus dangereux, lesquels toutefois après et tout le monde ignorent, et qu'ils n'enseignent qu'à l'oreille, sous pacte de ne les révéler; c'est la gentiane qui fait ces miracles-là, quelques-uns savent chasser et faire sortir les vers, comme un certain qui en Schlésie dura tyslavie chassa un ver du corps d'un malade, qui fut après trouvé à la foire de Strasbourg, l'ayant porté enfermé dans une boîte depuis là jusqu'à Bâle, de sorte qu'il se pouvait vanter, non seulement de l'avoir chassé, mais encore de l'avoir poussé et envoyé à quatorze milles loin. Il y a des vers qui sont de deux ou trois aulnes de long, plus ou moins, plus gros que le trou duquel ils le disent être sortis, qu'ils ont pris dans des haies et des buissons, puis se vantent de les avoir chassés des intestins ou de l'estomac des hommes; après ceux-là marchent ceux qui guérissent les écrouelles par la composition d'un tel magistral qu'ils savent faire; ou les autres qui savent chasser le ver panaris des doigts pourvu qu'il ne fasse ni Soleil ni pluie sans préjudice des arracheurs ou plutôt excellents maîtres briseurs de dents qui en laissent les racines aux gencives au lieu de les tirer; bref à peine s'y peut-on voir d'autres Médecins aujourd'hui que de cette façon à qui la dîme des mouches appartient justement; quelques-uns d'entre eux élevés à l'école des bateleurs ou joueurs de farces se sont acquis le pouvoir de mentir impudemment par une perpétuelle habitude d'en conter au monde et par l'usage continu de l'enjôlerie, d'autres qui n'ayant esprit de mentir d'eux-mêmes, s'en vont à Montpellier en apprendre l'art des écrits d'Avicenne, ou à Paris la doctrine de Galien; quelques-uns sont de si bon esprit, que sans autre instruction que de celle de leur nature cauteleuse, deviennent parfaits en la science de donner du plat, bien qu'il ne sera pas peu à l'un d'avoir été Maître ès Arts pour s'avancer en cette connaissance, à l'autre d'avoir été Apothicaire, à cestui-ci d'avoir été Mathématicien, à

l'autre Physicien, Montaignana est agréable à l'un, Viaticus plaît à l'autre, et entre tous autres auteurs Jean de Garlandia, à les ouïr parler il n'y en eut point de plus employés, toutefois en leurs boutiques fainéants, ne sachant que faire, semblables à ces sépulchres blanchis qui sont beaux au dehors, et dedans sont pleins d'infection et de pourriture, ceux d'entre eux qui se plaisent naturellement à la vanité disent, sans moi en Hollande un Comte se fût rompu le col du plus haut des degrés en bas; un autre, j'ai été vingt-trois ans ou environ au service d'un tel Prince en qualité de Médecin, qui se fût bien trouvé en peine et ne se fût jamais bien porté sans Conrad des Roses et moi. Un autre aura lu par l'espace de vingt-cinq années dedans les Universités et interprété les bons Auteurs, qui se fussent bien passés d'eux, s'ils eussent pu être expliqués par l'autres; tantôt pour faire les capables et se faire estimer grands Grecs, ils appellent le haut mal épilepsie, quelques fois pour montrer leur suffisance en la langue arabique, la coloquinte alhendal, savent jusques à treize langues, outre celles dont les Pandectes font mention, et celle qui leur est la moins connue est l'allemande; maintenant ils n'ont d'occupation qu'à découvrir la nature des choses, et d'ici à quelque temps ils seront gueux et misérables à la suite de quelque chétif régiment; quelques fois ils changent plutôt les yeux des Dames bleus ou pers en couleur de charbon qu'en noir, des laides ils les rendent belles, de brunettes blanches et de teint délicat, de boiteuses et contrefaites de taille droite et bien proportionnée; enfin ils leur ôtent la morve du nez; maintenant ils font des pommes d'ambre odoriférantes et semblables jolivetés des petits présents propres à attirer les sots et badauds avec lesquels ils s'introduisent dans les Palais des grands, aux Académies ils veulent être attentivement écoutés, en mes, tes, calandres (Messieurs mes Auditeurs) au quatrième du premier des pourceaux, notre docteur Avicenne écrit de la thériaque avec une longue description, à savoir de Galien : si d'aventure il s'y trouve quelque chose de bon, et non pas

des épices, longues bezoardiques (il y entre aussi plusieurs bons simples ordures avec ordures en un monceau)... (par après médite toi-même, par toi-même ce qui est bon) épices de gemmis, de diamargarition, de diagalanga, diarrodon abbatis, diamosci (et tout ce qui se trouve dans la boutique d'un Apothicaire) conserve de bourrache, de buglosse, de romarin, de roses, autant que tous les autres, soit faite la dose comme il faut, il n'importe pas si cela profite ni ne nuira pas; reconnaissez vous-mêmes en vos recherches et pesez bien de quoi vous pouvez être repris; il s'y trouve plusieurs de cette sorte de gens-là parmi les Médecins, comme Apothicaires qui ont fait banqueroute empiriques et autres Mécaniques Charlatans qui maintenant regardent l'urine du travers d'un bonnet de laine; une autre fois par les ais de la fenêtre; celui-ci confirme son art par l'autorité de la pharmacie; l'autre par l'esula bouillie avec du lait; le troisième par l'ellébore; d'autres à torts et à travers; d'autres par une grande lecture pour avoir été pédants, qui s'efforcent de voler avant d'avoir des ailes; les autres se rendent recommandables par le profit qu'ils ont fait en écoutant aux Ecoles, avec les pâtres et bergers sont de requête, c'est-à-dire que lorsqu'on parle des clystères ils veulent prouver les leurs.

Or que chaque malade soit soigneux de découvrir et esquiver ces imposteurs par les signes que je lui en donne, qu'il prenne garde de venir en leurs mains et de hasarder sa vie en se laissant aveugler à une ou deux expériences qu'ils auront faites par hasard, après lesquels ils tromperont un nombre infini de gens, et ne soient si simples de croire que s'ils guérissent quelqu'un ils sont capables de faire le même en tous, car leur secret peut servir à un et perdre deux cents autres; c'est de ces abuseurs qu'a procédé le désordre et la piperie qui se pratique aujourd'hui, comme étant gens sans art et sans doctrine, lesquels tu dois soigneusement éviter et remarquer leurs impostures que je décris en cette Préface; et pour te faire entendre pourquoi dès le commencement de ce Livre je me suis mis à les tancer aigre-

ment, que quelqu'un me pourrait imputer à haine ou à témérité.

.....

Enfin la médecine est venue à si grand abus qu'il a fallu que la nature aye été contrainte d'être ennemie à tous les malades pour la composition des recettes en tous les Livres de Chirurgie, encore aboient-ils, disant, les Grecs sont vrais Médecins; à la vérité si la médecine est imposture et mensonge, j'estime les Grecs dignes de très-grande louange; mais le malheur est que la Chirurgie se doit autrement pratiquer qu'ils ne la pratiquent, et qu'elle doit avoir la vérité pour fondement, et non pas le mensonge; prenez un peu garde je vous prie aux fondements de Pierre d'Argilata, qui n'a laissé aucune recette qui ne fût empoisonnée et envenimée de son venin; le même ont fait Galien, Avicenne, Rhasis, Bruno, Bertapalia, qui ont pris leur fondement de ceux auxquels ils ont envié la gloire de les avoir trouvés, et ne leur pouvant faire pis, ont corrompu toutes leurs recettes, afin que par leur corruption ils s'en puissent attribuer l'honneur; c'est par cette voie que les expériences sont parvenues aux Grecs, aux Allemands, Italiens et autres, qui ont (comme les singes) imité les façons et travaux d'autrui; mais ce qui est venu d'eux aux Allemands est demeuré stable en ses premières forces, et en toutes nations y a de bons et mauvais Médecins, bons quand ils suivent la nature pour guide, mauvais quand ils la veulent conduire et l'égarer de sa route ordinaire; que si en la contrecarrant on peut entrer en la médecine par force, l'entrée par laquelle les Grecs s'y sont introduits est bien aisé et bien large, soit par les Arabes, Chaldéens, Barbares, Allemands Italiens, bons ou mauvais, bâtards ou légitimes, paresseux, affamés ou diligents; on a jusques ici cru que la doctrine des Grecs était la seule porte, et c'est eux au rebours qui entrant par la porte sont retenus entre les charlatans et artificieux; ceux qui suivent leur trace ne reviennent pas sans la médecine, mais chacun d'eux en rapporte quelque chose de particulier, bien ou mal, et

n'est pas en tout conforme aux autres; Montpellier et Salerne furent jadis estimées les vraies portes, si jamais aucun de ceux qui en sont retournés, n'en rapporta que le bonnet rouge doctoral...

Je me puis à juste titre vanter d'avoir fait par mes veilles et par mon travail de tels Médecins, de cent Ecoliers que j'ai eus il s'en est seulement trouvé deux très-capables en Pannonie, des confins de Pologne trois, du pays de Saxe deux, un seul de Sclavonie, autant de Bohème, de l'une et l'autre Allemagne un, de Suède point du tout ni d'ailleurs non plus, bien que j'en eusse de toutes nations parce que chacun s'est voulu servir de ma doctrine à sa mode, l'un pour remplir sa bourse, l'autre pour acquérir de la réputation et satisfaire à son orgueil, l'autre l'interprète par des gloses et des commentaires que j'ai trouvés bien éloignés de mes conceptions, quelques-uns présumaient d'eux-mêmes au-dessus la portée de leurs esprits, les autres se vantaient de savoir ce qu'ils pratiquent fidèlement, car plusieurs ont pénétré dans les secrets de mon art et de ma médecine, qui tirent après d'icelle quelque faux fondement et deviennent vagabonds et triacleurs, chacun desquels gêne le malade, selon qu'il a de patience. Or de ma patrie, que je nomme la dernière, il n'en a réussi aucun, quoiqu'ils s'estiment d'ordinaire fort capables, de moi je les mets au pair avec ceux de Suède et de ces Médecins perdus qui ne peuvent jamais rien valoir.

Et certes je n'ai pas peu de regêt (moi qui suis Berthéonique) de voir qu'il me faille soutenir le blâme dû à ces vauriens que j'ai toujours détestés, et à cause desquels les universités condamnent ma Berthoénée selon leurs maximes, comme si par sa fidèle doctrine et véritable fondement elle avait séduit mes auditeurs; toutefois il me faut par contrainte supporter telles confusions que me causent ceux qui m'abandonnent pour suivre les façons des autres Académies, et qui plus amis de leur passion avare que de la santé des malades, tâchent à remplir la bourse. Je ne me fâche pas moins de voir que selon l'usage des Ecoles,

ils font les expériences contre les raisons de la médecine et l'équité naturelle, et que toutefois ces séducteurs me contraignent de défendre la procédure de ma Berthéonée. J'ai eu autrefois, comme à présent, égard aux plus douces opérations, et débiles conditions, lesquelles j'ai permis de pratiquer avec les expériences requises en ce lieu, mais non de procurer plus outre; toutefois ces impertinents plus attachés à leur profit qu'à mes enseignements, ont par ce moyen rempli leur coffre d'écus et recueilli la moisson sous la neige, c'est-à-dire après avoir empiré la maladie et perdu le malade; je ne défends pas ceux-là autrement qu'en ce que je leur commande de ne pas enseigner davantage, mais qu'ils seraient tels, c'est-à-dire tels Messieurs les Docteurs; mais à cause qu'ils ont attenté contre ma défense et outrepassé ma volonté, ils se sont rendus semblables aux Médecins ci-devant nommés, et ont mis le Docteur au rang du disciple, car bien que vous leur contredisiez mille fois, une maladie montre et fait voir un Docteur, et deux maladies deux Docteurs; ainsi conséquemment, autant qu'il y a d'expériences, autant y a-t-il de Docteurs.

Toutefois vous pensez que ceux qui ont force caquet sont les plus grands Docteurs et n'ignorent rien, ou s'ils savent guérir les fièvres, qu'ils peuvent remédier à tout autre mal; mais je vous assure qu'il y a beaucoup de Médecins parmi vous qui disputent et parlent fort amplement de chaque maladie à part, comme de la sciatique ou de la goutte, auxquelles ils ne savent porter aucun remède; et ainsi selon ne doivent-ils plus être Docteurs; d'autres guérissent fort bien les pustules, mais non pas des esthiomènes; les uns et les autres pourtant veulent être Docteurs les uns sont maîtres, les autres disciples, quoique les uns et les autres soient couverts d'un même bonnet doctoral; ainsi, Messieurs, il est raisonnable que (comme vous) je sois en une maladie Docteur, et en l'autre disciple.

FIN DE LA PRÉFACE DE LA PETITE CHIRURGIE

en l'une et l'autre médecine, des vers, des serpents, araignées, crapauds, cancres et taches qu'on porte de la naissance.

De l'origine des arts.

Chapitre I

Vu que Dieu très-bon et très-grand n'a pas seulement créé toutes choses qui sont nécessaires aux hommes pour le boire et pour le manger et pour son soutien, mais aussi tout ce qui est utile pour leur santé et commodité, et requis pour vivre longtemps, et ce par son divin verbe *soit fait*, comme nous lisons dans la Genèse. Il a voulu que toutes ces choses fussent non seulement visibles et opposées aux sens, mais aussi les a douées de grandes et occultes forces naturelles, et confirmées par sa toute-puissance; de sorte qu'il nous faut sans aucun doute croire qu'elles dureront aussi immuables jusques à la fin de tous les siècles; mais nous-mêmes sommes en tout la cause de ce que nous connaissons si peu ces choses, pour être trop négligents et paresseux en la recherche d'icelles, et faisons si peu de conte de les apprendre; il faut toutefois que nous le fassions si nous voulons connaître la nature en la grandeur de ses œuvres et en ses mystères; car Dieu l'a créée et ornée de telles vertus et forces afin qu'elle ne demeurât cachée en eux et qu'iceux fussent cachés en elle, ains qu'ils vinssent en l'usage commun de tous les hommes et aussi de toutes les créatures pour leur commodité et usage.

C'est toutefois une chose très digne d'admiration comme le premier homme Adam a connu toutes ces choses et la nature même très parfaitement en ses forces et choses surnaturelles, à cause principalement qu'après sa création et devant la chute il était du tout sans lumière de nature et n'eut aucune notice des créatures de Dieu, mais vivait en Paradis avec sa femme Eve, et cheminait en très-grande simplicité; toutefois après que Dieu eut permis qu'ils tombassent en cette tentation, et que le serpent séduit la femme par l'appétit de science et la contraint de mordre à la pomme et la bailler à manger à son mari, à cause que le serpent leur promettait beaucoup de choses, comme il se lit au premier livre de Moïse, disant, *Toutes choses vous seront connues, le bien et le mal, serez même semblables à Dieu lorsque vous aurez mangé de ce fruit.* Ce qui fut aussi à l'instant fait, bien que par après ils se repentissent grandement d'avoir enfreint et transgressé le commandement de Dieu, à raison de quoi ils furent chassés du Paradis; et Dieu alors menaça le serpent que la semence de la femme, à savoir Christ, lui foulerait la tête aux pieds; de cette sorte Adam et Eve devinrent très-savants et experts en la lumière de nature : le serpent fut cause de tout cela par la permission de Dieu, et leur fut comme Docteur. C'est pourquoi, non sans cause, les serpents jusques à ce jour d'hui, et principalement ceux d'Allemagne, sont estimés par les ignorants avoir jusques à ce jour d'hui retenu de très-grandes et incroyables vertus surnaturelles.

Sachez donc que le premier serpent dans le Paradis n'a pas seulement pu par particulière permission et faveur cachée de Dieu, instruire et sublimer si hautement en la lumière de nature Adam et Eve, pour la connaissance du bien et du mal, mais aussi après lui tous les autres serpents, comme celui qui est dit ci-dessus, jusques à la fin du monde, ils ont et retiennent de Dieu tels et si grands mystères de nature, et principalement de la volonté particulière de Dieu, de là non sans raison on peut colliger que les serpents possèdent jusques à maintenant de si

hauts mystères de nature, et aussi que la première chute et la transgression du commandement de Dieu est arrivée par les serpents, vu que Dieu tout-puissant lui a concédé et approprié en leur création plus de mystères et choses hautes qu'à tous les autres animaux et à toutes ses créatures vivantes; par quoi il ne se faut pas étonner si la chute est plutôt arrivée par le serpen que par tout autre animal, car Dieu savait que le serpent habitait autour du figuier qu'il avait grandement défendu à nos premiers parents, bien qu'il faille avouer que le diable entra en lui et qu'il lui parla par lui, ce qu'il fit aussi avec cause, car il a très bien su que cet animal avait été si excellemment doué en la lumière de nature par le Seigneur Créateur, selon que sa nature le requérait, que le diable même; de là est venu qu'on dit en proverbe que le semblable entre dans le semblable, et ainsi s'est fait quelque association du serpent avec le diable.

Chap. II

Toutefois afin que vous sachiez comment il se fait que le serpent découvre à l'homme naturellement des mystères si cachés de sa lumière de nature, et qu'il enseigne tout le bien et le mal; de même toutes les propriétés et vertus des simples et créatures (ce qui semble aux ignorants arriver par quelque art surnaturel), je vous donnerai une briève instruction du premier serpent.

Vous saurez que ni les belles paroles de ce serpent, ni sa douce voix, non quelques constellations ou autres moyens magiques ont causé la chute de l'homme, mais seulement la morsure de la pomme, car si cette morsure ne fut arrivée, il ne fût pas tombé en péché; d'où il se peut colliger que le serpent enta son effet à la pomme, voire son essence spirituellement, tout de même que s'il eût été en lui corporellement selon toute sa nature

et toute sa substance, les simples ignorants peuvent avoir en ceux-ci fort peu de goût; c'est pourquoi j'estime qu'il ne faut pas jeter les marguerites devant les pourceaux, sans doute le sage m'entendra. Je ne poursuivrai pas seulement parfaitement ce mien procéder en mon dernier livre des mystères, mais aussi je ferai voir le jour à plusieurs autres très-beaux secrets; c'est pourquoi soyez contents de ce peu de paroles.

Chap. III

Bien que je n'aye voulu escrire par ci-devant de ces choses, et que je n'en aye jusques ici fait aucune mention en mes Livres, toutefois à cause que je vois qu'il est grandement nécessaire de planter derechef, non seulement la médecine, mais aussi tous les autres arts et secrets de nature, d'autant que peu à peu ils se mettent en oubli et sont méprisés des ignorans; croyant que cela se fasse par vraie punition, à cause que les mystères et dons de Dieu ne sont pas reconnus par les hommes comme dons venant de Dieu; c'est pourquoi Dieu étant irrité, a occasion de nous ôter des mains ce qu'il nous avait donné et les bailler à d'autres, et de reconnaître sa grâce, et semblables et plusieurs autres choses, comme ses dons avec actions de grâces.

Ayant proposé de traiter du serpent, il est raisonnable que je raconte plus au long quel profit nous retirons de ses parties, sachez touchant la partie de la langue qu'elle a admirablement bien montré de quelle vertu, force et puissance elle était; c'est pourquoi plusieurs l'ont portée pour de merveilleux effets, à savoir contre toutes armes, ennemis visibles et invisibles, et leur a succédé heureusement, rapportant la victoire, non seulement en guerre mais aussi en plusieurs autres affaires, plus qu'on ne saurait dire.

De même aussi celui qui brûlait de l'amour de Vénus est

venu à bout de ses intentions, bien que ce soit trop indigne d'être raconté, toutefois nous ne faisons pas mention d'icelle pour cette occasion, afin que quelqu'un commette cette méchanceté, mais afin qu'on voye la force admirable de la nature, bien qu'en ces choses et semblables la foi opère en ajoutant ou diminuant selon l'usage; quelques-uns qui étaient travaillés de tumeurs et abcès en cette partie l'ont pendue extérieurement à la région du cœur sur la chair nue, et ce faisant ont attiré le venin sans ouverture de cuir, de sorte qu'il a été vu adhérer comme des gouttes, laquelle étant toujours nettoyée, a été derechef appliquée sur la même partie, tant et si souvent jusques à ce qu'il ne s'y apparaissait plus aucune goutte, le patient ayant de cette sorte recouvré la santé.

On se sert de même du crapaud comme nous avons dit ailleurs, excepté seulement qu'on le perce étant encore en vie avec un bâton pointu la tête en bas, et est suspendu en l'air jusques à ce qu'il soit sec, puis le faut appliquer étant enveloppé d'un linge net, il attire ainsi tout le venin de ceux qui en sont infectés, toutefois un seul a rarement satisfait à cela pour rédimer le patient; c'est pourquoi à la façon de l'autre et de la maladie, il faudra appliquer si long temps autant de divers crapauds jusqu'à ce qu'ils n'enflent et se grossissent plus, et alors tout venin aura été tiré, et le patient guéri. Il ne faut pas pourtant rejeter son usage et médecine à cause que c'est un si vilain et horrible animal, mais il le faut avoir pour un grand mystère de cette nature. Je souhaiterais pour ma part qu'ils fussent en usage aux Médecins, pour tous attractifs, maturatifs et corrosifs, on eût gardé la vie à beaucoup davantage de gens et guéri qu'on n'a fait jusques ici.

Chap. IV

Beaucoup de plus grandes choses que nous n'en avons dit ci-

devant, ont été faites et accomplies par la partie ci-dessus dite du serpent, lesquelles outre qu'elles seront tédieuses aux lecteurs, elles seraient prolixes à raconter, mais lors que je traiterai des cures magiques, on pourra lire assez amplement non seulement d'icelle mais aussi de plusieurs autres choses beaucoup plus grandes et de vertus supernaturelles, et combien de diverses choses ont été portées par les anciens, qui ont montré des forces et vertus supernaturelles en de très-dangereuses maladies et autres défauts, auxquels la nature de la terre ne pouvait rien faire, qu'elles ont chassé et guéri. Leurs opérations ont été si puissantes qu'elles ont baillé témoignage de leurs forces en les portant seulement, rendant avec admiration les hommes hors de tout danger de toutes sortes d'armes, de tous ennemis, et leur apportant de très-grands succès et victoires, et plusieurs autres choses qui ne peuvent pas être dites, on a trouvé certaines paroles, caractères, cachets, sceaux, signes et merveilleuses images dépeintes dans du papier vierge quelques fois célées dans les métaux principalement en gamahi*, comme aux cornalines, et admirablement aux saphirs de diverses formes d'hommes, animaux et de diverses figures, chacune desquelles choses ont fait voir des effets admirables et forces supernaturelles en leurs effets, comme aussi on les trouve en partie écrites dans Ptolémée, Virgile, Albert le Grand, et vu que toutefois les Livres de ces auteurs qui nous restent sont corrompus par les faiseurs de cérémonies, desquelles il ne faut nullement user, si ce n'est celui qui saura séparer le bien du mal, prenant le noyau et jetant l'écorce. J'en toucherai un mot en passant.

---

* *Gamahi ou gamachei sont des pierres auxquelles des forces célestes et supérieures constellations sont imprimées, ornées d'admirables caractères, images et figures, comme on en voit tirer des montagnes, de la mer, et des rivages d'icelle.*

CHAP. V

Et ne faut pas que quelqu'un pense que je veuille induire les hommes à les croire et en user, car cela dépend du libéral arbitre d'un chacun, bien qu'il faille plus croire à Virgile et Albert qu'à tous autres Ecrivains; toutefois ils l'ont tu gardant pour eux ce qui était de meilleur, et l'ont emporté avec eux au tombeau. C'est pourquoi nous n'avons rien de meilleur entre les mains que ce que Techellus a écrit, bien qu'il ne nous en reste que la moindre partie de ce qu'il en a fait, à cause que ceux qui les ont en leur possession les méprisent, et ce pour ce qu'il a été Juif, toutefois il a été un grand maître en Israël. Mais à cause que ces choses ne sont pas prisées beaucoup par les ignorants et peu experts, le plus grand de tous les arts et le plus excellent, la Magie et la Cabale ont été mises en oubli et méprisées par des vrais ânes et sophistes, qui sont cause qu'elles croupissent dans leur sépulture. Ces lourdauds d'hommes n'ont pas considéré que Dieu tout-puissant a plus alors manifesté en la lumière de nature à son peuple à savoir d'Israël, qu'il n'a été fait jusques ici après l'arrivée de Jésus Christ, bien que toutes sortes d'arts naturels et surnaturels soient contenus en la Théologie, de sorte que nous les pouvons toutes apprendre, de là ce qui est caché aux simples gens est beaucoup plus difficile qu'il ne puisse être entendu d'eux, il m'est aussi impossible de le mettre dans la tête de ces ânes baudets, comme à un enfant de mettre lui-même la bouillie en sa bouche, mais lisez avec grande attention Salomon et les Prophètes avec le Nouveau Testament, et vous trouverez au même lieu le suprême trésor caché du monde.

Afin que je retourne à ce qui a été proposé du serpent, sachez qu'il y a de grandes vertus cachées en sa peau ou dépouille, non seulement pour les plaies, lors qu'on aura jeté de la poudre dessus, mais aussi plusieurs l'ont portée sur le bras nu, duquel ils portaient leurs armes, et ont remporté la victoire; de là étant mises aux femmes qui sont en couche autour du col ou du corps

ont obtenu la victoire au combat de l'enfantement et ont été en peu de temps délivrées. Mais toute dépouille de serpent ne fait pas cela ains seulement celle que le serpent même dépouille et rejette de soi comme le cerf son bois ou cornes; il en faut pareillement autant croire de la langue que chacune n'a pas des vertus, mais celle-là seulement qui est arrachée du serpent qui est encore en vie.

Chap. VI

Venons maintenant à la conclusion du serpent. Remarquez en dernier lieu ceci de lui, que sa chair et sa graisse apportent avec elles une grande guérison, non seulement des plaies récentes, mais aussi des morsures vénéneuses et des ulcères, etc. elles ont plusieurs autres vertus, et principalement la chair est un très-excellent remède, lorsque premièrement on aura coupé et jeté la queue et la tête, la sueur étant premièrement ôtée, qui est son venin. Je comprends ces choses ici en peu de mots à cause que j'en traite ailleurs plus amplement; c'est pourquoi vous serez contents de ce peu.

Nous ne dirons rien des consécrations et abjurations des serpents, à cause qu'elles sont faites contre Dieu et la nature, bien que j'admette qu'ils sont domptés par ce moyen, surmontés, rendus doux et traitables; toutefois cela ne doit nullement être fait, non plus que les superstitions et idolâtries qui ne devraient rendre personne saine ou malade, vu que nous ne pouvons faire cela en bonne foi par nature, taisant les autres desquelles nous avons parlé. Quelques paroles proférées sur les serpents les rendent faciles, obéissants, paisibles; de même il y a quelques préservatifs qui défendent ceux qui en usent des morsures des serpents et autres animaux venimeux qui sont divers, bien qu'il ne se faille pas beaucoup soucier de ce serpent duquel j'ai par

ci-devant parlé, pour être le meilleur en son genre, mais plutôt de plusieurs autres, comme aussi du crocodile, salamandres et basilics lesquels sont tous sous le genre des serpents très-ennemis des hommes auxquels ils tirent et envoyent leur venin, bien qu'à grand'peine et rarement il s'y en trouve en Allemagne, toutefois il en a fallu parler afin que les hommes s'en pussent mieux prendre garde en quelque lieu qu'ils soient. Je n'ai pas connu un meilleur préservatif que le camphre dissout dans l'huile de pétrole et dans celui de Saint-Quirin autant qu'il en pourra être dissout, l'en oignant les mains et les pieds et autres parties du corps nues, et lors on pourra converser et se jouer assurément avec les serpents; si toutefois cette médecine préservatrice n'est pas suffisante contre les serpents qui sont les plus dangereux, comme ceux qu'on nomme sagittaires, à cause qu'ils se ruent de loin sur l'homme, et ceux aussi qui vivent des corps morts, crocodiles, basilics qui tuent l'homme de leur seul regard, quelques-uns ont porté sur eux gamahi dans lesquelles des hommes ayant des serpents sous le pied sénestre, ont été grévés leur foulant la tête aux pieds; ça été chez les anciens très-souverain remède pour cela : Techellus a écrit touchant ces choses par-dessus tous les autres Auteurs, mais les écrits de ce personnage ont été pris par des brouillons et charlatans, afin d'en priver le commun peuple, lesquels ils se sont retenus et ont fait glisser en leur place d'autres choses frivoles et fausses opinions, se cherchant par ce moyen de l'honneur particulier qui ne leur était nullement dû, ce qui est grandement déplorable. Afin que je m'achemine à la fin de tout ceci, je pense qu'il n'est pas nécessaire d'en traiter plus amplement en ce lieu, mais au Livre auquel je traiterai des secrets magiques et autres semblables; c'est pourquoi c'est assez parlé des serpents.

Chap. VII

Outre les serpents il s'y trouve d'autres animaux qu'on abhorre et méprise du tout, qui néanmoins sont doués de grands mystères. Les crapauds desquels nous avons parlé au Troisième Chapitre, sont un grand remède à la peste et aux morsures des animaux vénéneux, desséchés et appliqués, ils attirent tout venin, faisant recouvrer la vie aux malades lorsque les autres médicaments ne peuvent de rien profiter. Nous avons aussi vu que la morphée a été du tout extirpée de son fondement et racine par ce remède, lorsqu'ils ont été cuits tout vifs en l'huile, par lequel les parties affectées et autres maladies ont été guéries en ayant été ointes. Les Médecins de treize à la douzaine ont pris et reçu tels remèdes comme pour des fables, et moi pour des secrets très-cachés.

Quel grand remède pareillement est l'araignée (qui est un animal très-horrible) contre la fièvre quarte, lorsque le malade l'aura portée sans le savoir durant quatre jours enfermée dans une coquille de noisette, de même en est-il de la salamandre, combien je vous prie de choses ont essayé, quelle pierre n'ont point remuée les Alchimistes, jusqu'à ce qu'ils ont pu trouver de faire par icelle l'or et la teinture pour les métaux, bien qu'elle ne soit pas utile en médecine, elle est toutefois digne de louange pour ce qui a été dit, et très-dangereuse à toucher, à cause qu'elle a un venin très-soudain et très-puissant, c'est pourquoi il se faut prendre garde de son attouchement.

Chap. VIII

Après que nous avons traité des animaux venimeux et horribles parlons d'autres choses plus communes. Je pense que vous ne serez pas fâchés, comme ont eu de coutume jusques ici cer-

tains soi-disants (mais faussement) Médecins, que je fasse cas de tous les simples qui ne sont pas de grande apparence, et peuvent fort facilement être recouverts qu'ils sont étant peu et de nulle valeur; ne considérant pas que Dieu n'a créé rien en vain, mais qu'il a doué chaque chose de particulières vertus et forces selon sa volonté.

Or que nous ignorions ces choses, nous en sommes le seul sujet, à cause de notre négligence, incrédulité et paresse à rechercher la lumière de nature, etc. et si quelque autre sue grandement en la recherche des dons de Dieu, par lequel il puisse profiter aux autres, et s'efforce de l'enseigner, nous sommes de nature si dépravée, qu'ingrats nous ne méprisons pas seulement ses travaux, mais aussi le reprenant nous nous en moquons, dites-moi je vous prie si ces choses ne doivent pas déplaire à un bon et fidèle Médecin.

Cela m'a empêché d'écrire, bien que devant je vous aye mis en mon catalogue, ayant toutefois fait des recherches et inventé plusieurs choses à votre occasion, lesquelles vous eussent librement déclaré avec combien de lumière j'avais mis par écrit, et comme porté à la bouche, mon art, ainsi qu'on a coutume de mettre la bouillie en la bouche des petits enfants; si votre ambition ne m'eut retenu, et l'appétit de votre propre commodité et louange, par laquelle vous vous attribuez l'honneur d'autrui, et non à ceux de qui vous avez les arts. C'est pourquoi vous n'êtes pas dignes de mon art, bien que je sache que vous en avez grand besoin, si vous étiez vrais Médecins et aviez tant soit peu de charité envers votre prochain, toutefois vu que vous avez plus de soin du profit de vos bourses, de la cuisine, de vos femmes et de vos coffres, que de vos malades; il faut que je vous attribue cette louange, bien que vous me blâmiez méchamment. Je ne dis rien de bon de vous, non toutefois sans cause, mais pour ce que vous êtes seulement Médecins de bourses, lesquelles vous guérissez mieux qu'aucune maladie du corps, ce qui cause aussi que vous bâtissez des maisons splendides comme des palais et portez

des anneaux d'or et des robes de soie, etc. Vous me reprochez mes petits moyens et les viles robes que j'ai portées et porte; mais si j'eusse extorqué des malades si grande quantité d'argent, et les eusse pourchassés en guérissant plutôt ma bourse que le malade, comme vous, je serais plus riche qu'aucun de vous, bien que même ainsi comme je suis, je suis plus riche que vous tous; je possède des richesses plus constantes que vous, à savoir les arts qui sont mes meilleures richesses, car le larron ne me les dérobera pas, non le feu, ni le voleur, s'il ne m'ôte la vie ni ne les possédera pour cela, vu qu'elles sont cachées en moi, et invisibles; c'est pourquoi elles se retirent de moi comme le vent. Voilà les richesses que j'ai qui surpassent les maisons, les métairies, les robes, l'argent et tout ce que vous possédez, d'autant quelles sont permanentes et bien que je dépense mon argent avec les gens de bien, rien ne déchoit du principal; ce sont les arts qui ne me lairront jamais avec l'aide de Dieu.

Chap. IX

J'ai proposé de traiter de quelques simples et principalement de quelques animaux et maladies auxquelles ils sont propres, desquels nul Médecin n'a jusqu'ici parlé. Je pense qu'ils les ont ignorés ou si par hasard ils les ont connus, ils les ont méprisés, de sorte qu'ils les ont mis en oubli.

Sachez premièrement du ver de terre le plus vulgaire de tous qu'on appelle lombric et pluvial, à cause qu'il sort en ce temps hors la terre; qui croirait qu'il eût une si grande vertu et mystère en soi contre toutes sortes de vers provenant de maladies, et principalement au panaris ou pandalitium, maladie des doigts, qui les ronge à l'instar des vers avec une très-grande et intolérable douleur, de sorte qu'il tourmente jour et nuit les malades, et principalement de nuit; c'est pourquoi les anciens ont appelé

cette maladie le ver rongeant, non sans cause, pour ce qu'ils savaient qu'il le fallait chasser et le guérir avec le ver, sa procédure est telle.

Prends le ver qui a été déjà dit petit ou grand à raison des personnes et douleurs, car si l'homme ou la femme est vieux, ou la douleur est grande, d'autant plus grand doit être le ver afin qu'il puisse surmonter la maladie, il le faut lier sur le doigt avec un linge ou au lieu où la douleur est plus grande, et qu'il demeure vingt et quatre heures, ou ce pendant qu'il est en vie, icelui étant mort la maladie est guérie et morte avec le ver, non que cela se fasse par incantation, idolâtrie ou superstition, mais par les forces et opérations de nature, de là on peut assez colliger que Dieu tout puissant n'a créé rien de si petit simple ou difforme sur la terre, rien de si vil et abject, qui ne doive être pour la santé de l'homme.

Toutefois vu que ces choses ne vous apportent rien ou peu à votre bourse ou à votre cuisine, vous le pouvez endurer, mais les méprisez et vous en moquez, et même les abolissez du tout, ce qui certes est à déplorer : combien en ai-je aidé que vous aviez perdu par votre médecine, desquels je n'ai reçu aucun salaire. afin qu'en ce pendant je taise plusieurs autres travaux que j'ai librement employés en faveur des pauvres, ne désirant rien d'eux; au contraire vous autres Messieurs les Docteurs, ne regardez pas seulement l'urine sans le teston : combien moins voyez-vous vos malades à pied ou à cheval, sans que quantité d'argent assez grande vous soit comptée, toutes choses sont ordonnées chez vous, contre lesquelles il n'est permis à personne d'aller. Pour chaque regard d'urine il vous faut un batz*, pour une ordonnance un gros, pour une visite le quart d'un florin,

---

**Batzius est un nom de monnaie dite batz qui vaut deux sols et demi. Grossus est une autre espèce de monnaie. Florin est tout de même une autre espèce de monnaie et je crois qu'il entend un florin d'or qui vaut 36. sols, et le tout selon le rapport d'un Suisse.*

aux Chirurgiens pour leur paye un florin entier; est-ce plutôt la guérison du corps de la bourse, que du malade ? Je ne me puis assez imaginer quelle autre chose c'est, en cela gît l'entier but de votre médecine, que si l'on n'a assez secouru le malade, on a assez pris garde à sa bourse.

Chap. X

Afin que je parachève le discours des vers il faut que vous sachiez de surplus qu'ils n'ont pas seulement la vertu de guérir et supprimer les panaris, mais aussi tous les autres vers qui naissent et sont nourris dans le corps de quelque nom que ce soit qu'ils soient appelés lorsqu'ils auront été desséchés, mis en poudre, et donnés intérieurement à l'homme avec quelque liqueur, par le même on a chassé les cyrons, la sécheresse a été guérie et les grandes douleurs des parties acoisées; il en faut autant croire du rat sauvage qui a un grand mystère en soi pour la même sécheresse des parties; le même du cancre, et cette façon quelques-uns ayant lié leurs pattes ou branches l'ont appliqué sur le lieu où était la maladie cancer, et à cause de la rougeur a été laisssé mourir pour pareillement faire mourir la maladie, mais s'il était ouvert, il a permis d'être guéri par quelqu'un des emplâtres des plaies pénétrantes. Ils sont de même un grand remède à la fièvre et hydropisie, après leur avoir coupé les pattes qu'il faut attacher sur leur dos; ont été derechef ainsi garottés dans la rivière non que ce soit une superstition non plus ce qui a été dit, comme ont malicieusement cru les faux et présomptueux Médecins, et l'ont proposé au peuple, mais sont faites par l'aide de nature qui donne telles vertus du commencement à cette créature, bien qu'un chacun n'en tire pas toujours du secours, à cause que la fin de la vie du malade le talonne de près, de sorte que la maladie est le commencement de la mort

duquel il tend à la fin. Ces Messieurs les ignorants n'ont pas considéré cela, lorsqu'ils ont su quelque chose, et en ont usé, et ont été frustrés de leur espérance; c'est pourquoi de ce qu'il ne leur a pas succédé en tout ils ont jugé et conclu que ces choses se faisaient par superstition; de sorte que lorsque l'homme seulement y ajoute une ferme et assurée foi, elle aident sans faute et doute quelconque, autrement non, mais cette médecine est vaine lorsque quelqu'un imagine le contraire et en doute.

Croyons donc que la foi et l'imagination sont si puissantes que par icelles nous pouvons non seulement devenir sains et malades, mais aussi (ce qui est beaucoup plus), nous nous pouvons éternellement être conservés ou être perdus, selon l'usage pour lequel nous nous serons servis, et que ce n'est pas en vain que Jésus Christ a tant parlé de la foi, de sorte que guérissant les malades il a toujours dit : Ta foi te sauve, ou te soit fait selon la foi que tu as. Il nous avertit par ces paroles qu'il faut que les malades ajoutent foi aux Médecins et qu'il faut croire fermement qu'ils nous peuvent donner du secours. Je ne comprends pas ici ces trompeurs de Médecins, mais les fidèles seulement et vrais, qui sont soigneux comme Christ du salut de leurs malades; il ne faut pas aussi mépriser tous les moyens faciles, quelques-uns desquels nous avons rapportés, car lisant les Saintes Ecritures et les exemples qu'elles contiennent, nous avons considéré et vu que Dieu et les Prophètes ont guéri de très-fâcheuses maladies par des petits moyens, comme lorsque Christ ouvrit les yeux de l'aveugle avec de la simple boue et de la salive, le Prophète semblablement guérit la peste par l'application d'une seule figue; nous avons plusieurs autres semblables exemples dans les Ecritures Saintes qui seraient longues à dire; notez plus amplement des vertus.

CHAP. XI

Plusieurs autres vertus se trouvent au cancre, comme d'être un grand réfrégératif pour le feu persien, lorsqu'étant pilé on applique dessus le suc qui en a été exprimé, quelques-uns en font un onguent duquel ils guérissent toutes sortes de brûlures faite d'eau froide, poix, feu ou de quelque autre graisse. On a aussi trouvé que ce médicament excellait tous les autres en choses semblables, et pareillement pour les ulcères chauds et corrosifs, pour les grandes et intolérables douleurs de tête; de sorte que le malade croyait avoir perdu les sens en oignant les tempes de la tête, ils ont été pareillement un grand remède aux mamelles des femmes ulcérées, ils provoquent les urines et chassent par icelles la pierre ou le sable, et semblables défauts de l'homme, enfin ils ne permettent pas qu'il y naisse aucun tartre au corps, mais le chassent avec véhémence; c'est pourquoi ceux qui en mangent et en usent assiduellement ne devraient pas se soucier du calcul, vu qu'ils préservent du tout le corps par-dessus tous autres de ces maladies.

Il faut maintenant dire quelque chose de ces cruels et tyrans Médecins qui éloignés de toute piété présument ôter le cancre, le ver et semblables, en coupant, brûlant et rongeant avec les eaux fortes, n'ayant autre fondement si ce n'est qu'ils pensent qu'il faut surmonter ces maladies par des corrosifs; d'où est arrivé qu'ils ont changé les douleurs des hommes en martyres, ne considérant pas que ces défauts sont d'eux-mêmes corrosifs, et qu'il faut plutôt user de sédatifs qui mitigent les douleurs, et introduire la santé par le repos, ils ont fait le contraire et cru trop frivolement qu'il fallait vaincre le mal par le mal, mais je dis qu'il faut ramener toutes les douleurs des parties à un bon repos par les sédatifs; de là s'en ensuit la cure qu'il a aye par par exemple un homme grandement colère, il ne pourra pas être apaisé par semblable colère, par verges et paroles fâcheuses, il faut croire que le même se fait ainsi en ces choses-là, on doit

juger le même des tristes et des pécheurs, leur tristesse et deuil doivent être chassés par consolation et par joie, comme par absolution de l'Evangile. C'est la souveraine et vraie Médecine reconnue par la pénitence; il faut aussi que vous considériez en ces choses de surmonter le mal par le bien, non au contraire. Vous n'avez pas jusques ici entendu cette affaire, vous avez voulu guérir le cancer par votre fausse médecine, et tuer le ver, ce qui arrive quelquefois, mais le malade est contraint de mourir devant iceux. Les autres entreprennent cette charge en coupant. brûlant, rongeant, mangeant, et semblables douleurs de bourreaux, et tels martyres ayant leur espérance fichée au Mercure sublimé à l'arsenic bien que la grande cure consiste au grand calciné*, au Mercure doux sublimé et à l'huile doux de Mercure, et principalement en la quintescence dudit Mercure, et non seulement de ceux-ci, mais aussi de beaucoup plus grands, comme des cyrons, fistules, loup et semblables que je n'amène point ici, toutefois il ne s'en faut pas servir en médecine tels qu'ils se tirent des montagnes; vu que donc vous ignorez leur préparation à bon droit vous vous deviez abstenir d'en user, ou l'apprendre premièrement des Alchimistes, afin que vous les puissiez conduire à leur vrai degré et par après s'en servir et non plus tôt, car autrement il ne vous succéderait pas bien, mais il vous arrivera ce que nous avons dit ci-devant des mortifications. Vous pourrez quelquefois chasser le cancre et le ver, mais la poitrine, les pieds, les mains, le nez, les oreilles et semblables

---

* *On appelle calcinatum majus ou grand calciné, tout ce qui a été fait par art spagyrique doux, non de nature. Comme la douceur du mercure du plomb, qui sont de très soudaine cicatrisation ou consolidation.*

De même on appelle le petit calciné ce qui est doux de sa nature, comme la manne, le miel, le sucre, le théréniabin et nostoch. Vois la préparation de l'huile de mercure dans Libavius et autres chimistes comme aussi celle du mercure.

seront plutôt mangés, et alors il faudra que ces maladies meurent avec leurs membres et régions. Ces cures ne doivent pas être tolérées des Magistrats mais plutôt être rejetées avec grande et sévère animadversion à l'endroit de tels Médecins, afin que nous n'oublions rien de ce qui appartient à ces choses, prenez garde que le loup a été semblablement guéri d'onguents et cataplasmes composés de chairs et de graisses de loup. Je pourrais raconter plusieurs telles cures, mais je les omets, vu que j'ai mis les plus principales, commets tant plus au long les autres à ton expérience.

Chap. XII

Afin que je parvienne à la fin de mon intention, je découvrirai pour conclusion au dernier chapitre de ce présent livre une suprême guérison et très secrète qui surpasse toutes les autres. Note premièrement que seulement les ulcères intolérables, qui ont été appelés des anciens des vers rongeants, comme le cancer, le noli me tangere, la fistule, le loup, etc. ont été guéris de cette façon par leurs semblables, mais aussi quelques animaux ôtés par leurs semblables, comme si un homme porte de la naissance quelque signe visible au corps sans douleur conçu par l'imagination de sa mère ayant appétit de quelque chose, ou de quelque crainte ou frayeur qui sont les causes de ces taches et principalement le dernier. Par quel moyen cela se fasse, que la mère peut apporter à l'enfant qui est encore dans son ventre par l'imagination telles choses du seul toucher de son corps et non de l'enfant; nous en avons rendu la raison au livre qu'avons écrit des imaginations, auquel lieu je n'ai fait nulle mention de ces taches qui ont été conçues du ventre de la mère, c'est pourquoi je l'ai voulu traiter en ce livre, et cela brièvement; note donc leur procédure par similitude.

Supposons que vous ayez l'image visible d'un ver et semblable en couleur, en forme de tache en quelque partie du corps, il faut premièrement savoir de la mère quelle espèce de ver c'était, de quelle grandeur, couleur et forme, avec le temps, à savoir le jour, l'heure et minute à laquelle cela est arrivé et telle imagination a été accomplie. En troisième lieu il faut rechercher l'occasion et le tact, toutefois si toutes choses ne peuvent pas être exactement enseignées par la mère, à cause que rarement elles s'en souviennent bien, il le faudra apprendre de la magie et astronomie; car ces arts vous en donneront une parfaite instruction. Ces choses étant connues par toi, il faut que tu prennes un ver de cette espèce correspondant en toute proportion : et si celui duquel la mère a conçu l'imagination a été vif, il le faut aussi prendre vif, mais s'il était mort, prenez un mort, lequel aussi vous appliquerez sur la tache au même temps que l'imagination en est venu à la mère, gardant la proportion et condition qu'il faut garder, et laissez le vif jusques à la mort, et le mort jusques à ce qu'il pourrisse sans être remué, et si par fortune il fut arrivé à la mère par appétit, il en faut saouler l'enfant et l'en contenter; mais si cela est arrivé de crainte ou frayeur il faudra en cet interstice de temps faire semblable chose à l'enfant, ce pendant qu'on liera le ver; on déracine de cette façon le ver hors de la chair, non toutefois hors du cuir intérieurement, pour cela il faut prendre l'eau forte ou la royale, la plus véhémente, le cuir étant premièrement alors lavé d'eau fraîche, il la faut oindre de celle-là, et ce cuir sera ôté pour le plus long temps en huit, ou quatorze jours, et il y en reviendra une autre récente et nette; par cette voie vous pourrez ôter toutes taches, non seulement de tous animaux, mais aussi de tous fruits et créatures par la semblable que la mère aura attiré à son imagination.

C'est pourquoi je manifeste en peu de paroles la cure la plus secrète entre toutes, semblable à laquelle personne devant moi n'a mis ni écrit, et je ne crains pas pour ce que j'ai été le premier en cette chose, vu que moi-même ai expérimenté que c'est

un remède très vrai, lequel aussi je puis mettre devant les yeux de tous et par le même conclure mon livre.

FIN DU LIVRE DES VERS

APPENDICE DIGNE D'ETRE BIEN CONSIDERE, contenant les opinions du Docteur Toxite et de Jean Wier touchant les cures de Théophraste Paracelse, auxquelles on a ajouté l'épitaphe Latine de celui-ci et sa traduction en Français par S. de Sarcilly.

EPISTRE EN FORME DE PREFACE EXTRAITE du Docteur Toxite, très savant Médecin et l'un des Sectateurs de Paracelse dès l'an 1575, lequel a le premier traduit en Latin, et mis au net les Livres des Paragraphes.

Cette Epitre contient des choses très notables et utiles pour connaître la vérité de la médecine de Paracelse, approuvée par les Galéniques de son temps.

Au Révérendissime Prince et Seigneur Jean Egolphe, Evêque d'Augsbourg, Michel Toxite Rhoetois, Docteur en Médecine, désire salut.

JE me suis proposé deux choses en ce Préface (Prince très Révérend) pendant le discours desquelles je vous supplie humblement de vouloir vous rendre favorable envers moi.

Premièrement je dirai les raisons pour lesquelles j'ai dédié et adressé à V.E. ces Livres des Paragraphes du très-docte Théophraste Paracelse, et les ai voulu publier sous votre crédit et autorité.

En second lieu, je dirai quelque chose concernant cet Ouvrage, et son Auteur, auquel sans cause légitime quelques esprits envieux et méchants se sont opposés, et ont tâché de contredire la vérité même.

...Mais parlons un peu des Livres des Paragraphes, lesquels à vrai dire sont dignes de très grande louange, et curieusement recherchés et dignement pratiqués. Car ils contiennent presque toute l'explication des livres de Paracelse, *de vita longa*, qui sont les plus beaux et excellents livres qu'il ait écrits, mais de difficile intelligence pour ceux qui ne les prennent qu'à la lettre...

...Paracelse a fait ces Paragraphes en langue latine, mais assez grossier et barbare : mais pourtant tel qu'en ce temps-là les hommes doctes en usaient ainsi, lesquels étant plus curieux et adonnés à la connaissance profonde des choses n'avaient pas grand soin de l'élégance des paroles. Ce qu'on a remarqué, non seulement en Allemagne, mais en Italie et aux autres nations en ce temps-là. C'est pourquoi il faut pardonner à Paracelse cette rudesse de langage, attendu qu'auparavant lui les autres Médecins et Jurisconsultes ont usé d'un pareil langage.

Il a enseigné lesdits Paragraphes à l'Université de Bâle, en partie en langue latine, et en partie en langue Germanique, comme c'était alors la coutume. Et ses Ecoliers et Auditeurs avaient mal pris et mal écrit ses leçons. Et après les autres en les transcrivant avaient accumulé et assemblée erreur sur erreur, et parfois dépravé en plusieurs lieux le texte, et le vrai sens de l'Auteur. Ce qui a de beaucoup augmenté mon travail, les voulant réduire au net comme j'ai fait, en faveur de ceux qui se délectent en la lecture de Paracelse : pour l'amour desquels, si Dieu me donne plus longue vie, je mettrais encore plusieurs choses en lumière, concernant la médecine Spagirique. Car l'envie des Zoïles ne m'étonne point en sorte que je n'ose défendre la vérité, et toutes les calomnies et reproches que l'on fait à tort à Paracelse, ne me donnent pas telle crainte, et ne m'empêcheront jamais que je n'aime et n'estime de tout mon cœur un si rare et si excellent personnage.

...Paracelse ayant reconnu tant de défauts en la Philosophie et la Médecine des Anciens, il nous donne bien des voies toutes autres, tant pour bien philosopher, que pour exercer la vraie et

parfaite médecine, voies et moyens non pris, ni appris de l'opinion des hommes mais de l'expérience et de la nature des choses, et dont on ne peut donner des démonstrations certaines. L'un et l'autre (*Galien et Paracelse*) sans doute ont regardé la santé des malades : pourquoi donc ne donnera-t-on à chacun d'eux sa louange et son honneur ? Mais il y a bien à dire entre l'un et l'autre : Galien en a guéri plusieurs en son temps. Mais Paracelse fait des choses inouïes en plusieurs siècles. Celui-là a été Athée et dénué de toute piété et charité. Mais Paracelse étant très-bon chrétien, a très-bien connu Jésus-Christ, Fils de Dieu, et de la Vierge Marie, et le reconnaissant pour notre Sauveur unique, a dit et écrit, que de ce seul Dieu, et non des Grecs menteurs, il avait tout appris. Que par son moyen, et par la nature, par la science de la divine cabale (par l'aide de laquelle il avait pénétré les plus grands secrets d'icelle nature) et avait été fait Médecin et Monarque des sciences de philosophie, et qu'il ne le cèderait à personne. Mais qu'il s'assurait et osait bien se glorifier, que tous de quelque nation qu'ils puissent être, seraient obligés et contraints de le suivre à la fin. Laquelle gloire, si elle lui était procédée de philautie (dont il était fort éloigné) qui ne se moquerait de cette gloire désordonnée, d'oser se préférer à tant et de si grands personnages qui l'avaient précédé ? Mais attendu qu'il confesse avoir été enseigné par celui qui est de toute éternité, et auparavant toute antiquité, et duquel seul toute sagesse procède et a son principe : qui pourrait empêcher qu'un tel personnage instruit en une si divine Ecole, n'aye plus près atteinte et approché la vérité qu'aucun de ceux qui plusieurs siècles auparavant n'avaient aucune connaissance de Dieu ? Et pourtant il ne fallait pas poursuivre avec tant d'injures et d'outrages celui duquel les livres sont remplis de si beaux secrets, qu'on ne les saurait assez admirer.

Or quant aux cures prodigieuses que Paracelse a faites pendant sa vie, des maladies les plus grandes et les plus désespérées, diverses nations, Villes, Provinces et Royaumes lui seront des



témoins suffisants, et principalement la Carinthie et les régions voisines où il se plaisait fort, et plusieurs Princes et Seigneurs de qualité, et autres personnages excellents en vertu et dignité, desquels j'ai encore en main plusieurs lettres écrites et envoyées de leur part à Paracelse, et même ai ouï les témoignages de plusieurs qu'il avait curés et guéris de maladies déplorées. Et combien que plusieurs envieux ayent publié des libelles contre lui; toutefois en les lisant j'ai remarqué en passant que ses ennemis et adversaires ont malicieusement et par envie interprétés ses écrits, dont ils n'avaient ni la connaissance, ni l'intelligence. Car attendu qu'ils sont du tout ignorants de la cabale et magie naturelle, quel jugement feront-ils des écrits de Paracelse, qui a excellé et été parfait en ces divines sciences ? Ne feront-ils pas de lourdes et irréparables fautes, quand le Cordonnier passe la pantoufle ?

Que s'il s'en trouve quelques-uns qui veulent soutenir que la cabale et magie naturelle sont indignes d'un homme Chrétien, qu'il les faut fuir et abhorrer, et par ce moyen condamner comme choses superstitieuses, diaboliques et fantastiques, ce qu'ils n'entendent point, qu'ils se fassent instruire par ces grands personnages, Pic de la Mirande, Reuchlinus et Pierre Galantin, et tant d'autres personnes très doctes et vertueux, tant des siècles passés que de notre siècle, lesquels ont été Chrétiens et excellé en probité et en bonnes mœurs, et qu'ils les entendent parler, et ils verront comme quoi ils sont très sobrement et sincèrement jugé de ces sciences susdites. Je ne suis pas tellement ignorant ni méchant, que de vouloir approuver les sciences, lesquelles par les prestiges et artifices du Diable sont venues en abus, ni de cette vaine, sotte et fausse science dont se glorifient les Sophistes. Mais je parle pour la sainte Cabale des Anciens, investigatrice pure et divine des choses naturelles et divines : par le moyen de laquelle autrefois quelques Rabins Juifs ont parfaitement connu Jésus-Christ, Fils de Dieu, et un en trois personnes. Et pour la Magie, celle par laquelle les Rois Mages d'Orient

connurent par une étoile le même Jésus-Christ, Roi des Juifs, et le vinrent adorer. Car pour moi, je suis Chrétien, et pourtant je ne veux défendre les erreurs d'autrui, et ne veux soutenir aucune parole qui répugne ou soit contraire à l'Eglise Chrétienne. Je dis à l'Eglise Chrétienne, non pas à l'opinion et à l'autorité d'un, ou d'un autre seulement : mais bien je condamne, je rejette et abjure tout ce qui répugne à la doctrine céleste de Jésus Christ. Et tout ainsi que si j'étais en quelque erreur, je ne voudrais la défendre par une opiniâtreté. Aussi ne peux-je approuver la haine enragée de quelques-uns, lesquels pendant que je ne sais par quelle autorité ils élèvent jusqu'au Ciel certains Payens et Ethniques, ils vont déprimant et déjetant Paracelse Chrétien jusque dans l'abîme et aux enfers, et par ce seulement qu'à bon droit et avec raisons pertinentes il les contrepointe et les contredit. Cependant il demeure pour constant et notoire à tous qu'il a curé nombre de maladies, qu'eux n'ont jamais pu guérir, et qu'en peu de temps il a fait ce que les autres n'ont pu effectuer qu'en un long temps. Ce qu'au lieu de le rendre odieux, le devait rendre agréable à tous. C'est donc cette médecine véritable qu'il a exercée et professée que nous cherchons. C'est pourquoi nous publions ses livres, afin que ceux qui aiment la vérité, et la cherchent avec une sainte intention, trouvent ici matière pour s'exercer et employer utilement leur temps. Or je ne me suis pas trompé en mon dessein, car plusieurs hommes doctes non seulement, mais aussi gens simples, m'ont rendu grâces par lettres, de ce que j'avais donné ces livres au public, et m'exhortent de toute affection de continuer à publier ce que j'en ai entre les mains. Je ne sais donc pas de quel front, ni de quelle conscience les adversaires s'efforcent avec telle passion d'empêcher que la doctrine de Paracelse ne vienne en évidence et en connaissance ? attendu même que les nations étrangères souhaitent avidement d'en avoir la communication ? pourquoi veulent-ils forclore les malades languissants du secours de leur santé, qu'en la plus grande part de leurs maladies ils ne leur peuvent don-

ner ? J'admire l'ignorance de ceux desquels je demande la prudence en jugeant autrui, et desquels je requiers la candeur et sincérité. Oui je ne peux couvrir leur honte et leur imprudence, de ce que les Allemands haïssent un Allemand, les Médecins un Médecin incomparable. Ceux qui veulent être dits Philosophes, un Philosophe si excellent et signalé, un homme revêtu et orné de toutes sortes de sciences, et parfait en la connaissance des plus secrètes choses de la nature. Et bref la patience m'échappe de voir charger d'envie, de haine et d'oprobre, un homme qui a tant mérité en la Philosophie et en la Médecine.

Nous ne devions jamais procéder avec lui comme cela. Au contraire, nous devions grandement estimer, chérir, honorer, et exercer les grands secrets et merveilles de Dieu et de la nature, ensevelis dans les ténèbres de l'oubli, et rouillés, comme on dit, et dérobés à l'usage commun, par la paresse, négligence et fétardise des Médecins anciens (lesquels comme il est à croire se contentaient de cueillir des choux à leur jardin), toutes lesquelles choses il nous a rétablies et purgées de leur déffectuosités par ses veilles, pérégrinations et labeurs. Mais (disent-ils) il a blâmé les anciens : s'il n'en a pas eu de cause, je ne l'approuve pas en cela. Mais s'il a été excité de Dieu pour restaurer et rétablir en leur entier les sciences altérées et corrompues : pourquoi veulent-ils s'opposer et contredire la volonté de Dieu ?

Mais je m'emporte outre les bornes que je m'étais proposées, encore que je sois mu d'une juste douleur. Je reviens donc à la Médecine de ce grand Paracelse, en laquelle je connais là plusieurs simples gens non seulement, mais aussi des hommes doctes, et de l'Ecole de Galien, Médecins, lesquels commencent à s'exercer et pratiquer heureusement cette médecine; en sorte que j'espère qu'en bref Paracelse sera mieux recueilli et plus agréable qu'il n'a été par le passé. Ce n'est pas que la question soit que les anciens Médecins ni ceux qui les ont suivis jusqu'à présent soient de tout point rejetés et ôtés du nombre des Médecins. Car qui voudrait répudier les bonnes choses qu'ils savent

et qu'ils pratiquent ? Et qui serait si effronté de vouloir improuver entièrement tant de Médecins de toute l'Europe, très doctes et excellents, en ce qu'ils ont eu de lumière et de connaissance en la nature ? Mais nous désirons qu'en ce nombre Théophraste Paracelse soit tenu pour tel qu'il est, grand Philosophe et grand Médecin, et que l'on connaisse de plus en plus la certitude et vérité de sa Médecine.

J'en vois aucuns qui s'étudient avec passion à déclamer la vie et les mœurs de Paracelse, jusques à remarquer qu'il a bu ou mangé, en prenant ses repas ordinaires, et exagérant ses excès, afin de le rendre plus odieux. Si je voulais raconter tous les Médecins que j'ai connus ivrognes, et du tout impertinents, j'en trouverais beaucoup plus que Théophrastes n'a de disciples. Mais à quoi bon tout cela. Quel avancement et progrès, ou quel désavantage en viendrait à la Médecine...

...Que si quelqu'un se moque de ce mien discours, c'est dont je ne me donne pas de peine. Car si Cardan a bien osé louer et faire haut donner ses cures, qui me pourra imputer à défaut si je raconte mes curations, très véritables et certaines. Je n'affecte aucune gloire pour moi : je procure les louanges de Paracelse, et je tâche de le faire estimer et honorer autant qu'il le mérite.

Et quant à vous (très-Révérend Prince) je vous supplie et conjure de voir de bon œil, et de face joyeuse, ce mien étude, et de protéger de votre autorité cet œuvre de Paracelse. Et à cette fin je recommande de toute affection votre prospérité à Jésus Christ, Fils de Dieu, et le supplie en ce nouvel an de vous donner une nouvelle, c'est-à-dire entière et durable santé. Adieu. A Hannouë, l'an de grâce 1575.

De votre Révérendissine dignité,

Le très-humble serviteur,

M. TOXITE, D.

LES INDOCTES MEDECINS ET CHIRURGIENS COUvrent leur bêtise et erreur par les sorcelleries, et par la vertu des saints.

Extrait des Histoires, Disputes et Discours, des Illusions et Impostures des Diables, des Magiciens Infâmes, Sorcières et Empoisonneurs, etc. de Jean Wier, 1579. Livre II. Chapitre XVIII.

CEPENDANT je ne veux nier que le plus grand recours qu'ayent les hommes ineptes, qui se vantent impudemment et cauteleusement de la connaissance de Médecine, ne soit incontinent qu'ils ignorent la nature de quelque maladie, et encore plus la guérison d'icelle, de dire qu'elle procède de sorcellerie : et alors qu'ils sont contraints d'en juger comme aveugles des couleurs, ils couvrent avec ce manteau l'ignorance qu'ils ont des œuvres de cette science excellente; et s'en développent tout ainsi que cet indocte et ignorante troupe de certains Chirurgiens qui rapportent les gangrènes, mortifications et phagedènes, ou ulcères malins, contumax, et difficiles à guérir, à saint Quirin, à saint Antoine et autres; lesquelles maladies toutefois n'étaient si malignes et dangereuses au commencement comme peu à peu elles sont ainsi tombées en cette malignité par l'ignorance de ceux qui les pensaient guérir par quelque recette, et par une certaine et périlleuse empirie ou expérience mal assurée. Toutefois ils prennent peine d'éviter finement la calomnie, ou plutôt la juste action que l'on pourrait avoir contre eux, par le moyen de ce nom de sorcellerie, encore qu'ils soient plutôt dignes d'être nommés sorciers; comme aussi ces esprits nouveaux, sortis depuis quelque temps de l'école d'un certain Théophraste

Paracelse, homme médisant au possible : lesquels se glorifiant arrogamment de la fumée d'un feu Chimique, comme esclaves d'arrogance, de présomption et de vaine gloire, peuvent tout et n'ont rien impossible à force de crier et parler haut, de promettre et de prononcer des mots qui remplissent bien la bouche : en quoi ils sont vrais imitateurs de leur maître. Ils ont premièrement appris, et retiré du livre qu'il a intitulé *Paragrammon*, des mots sâles et deshonnêtes, qui ne procèdent point d'homme de jugement sain; par lesquels ils s'efforcent de médire, de calomnier, de rejeter et fouler aux pieds l'ancienne sainte et sacrée Médecine, après avoir controuvé de nouveaux principes et nouvelles paroles, qu'eux-mêmes n'entendent et ne peuvent maintenir par raison : ains se contentent d'un amas de mots inutiles, dont Paracelse a rempli ses écrits. Ce rustre se vante d'être monarque de médecine, inventeur de la vraie science, et pour tel l'estiment, l'honorent et le révèrent ses sectateurs. Il faut dòncques que jusques à ce jour, cet art tant utile entre les autres et principalement nécessaire (si rien il y a de nécessaire) pour la conservation du genre humain, ait été toujours caché. Rien ne servira doncques ici qu'Adam ait connu dès le commencement les facultés et vertus de toutes choses que Dieu avait créées. Rien ne servira que Joseph ait commandé que le corps de son père fût embaumé par les médecins; rien ne serviront les lois que Moïse a publiées pour les médecins; rien ne servira la louange de Jésus Sirach, par laquelle il a voulu que les médecins créés du très-haut pour la nécessité, fussent honorés comme il leur appartient. Ce sera davantage une chose inepte, que Jésus Christ ait fait une similitude de ce qui n'était point, lors que il montre que ceux qui se portent bien n'ont besoin de Médecin, mais les malades. Le livre de vérité témoigne, que saint Paul a appelé, et s'est recommandé à saint Luc Médecin son bien aimé. Tous ceux-ci certainement ont eu en révérence l'ancienne Médecine, appuyée en discours véritables, et confirmée par usage et raison, telle que nous l'exerçons. Nous ne trouvons

qu'il y soit écrit, qu'il doit venir ès derniers jours un Théophraste Paracelse, monarque et inventeur de la Médecine. Je ne veux toutefois médire de la Chimie qui n'est pas petite partie de Médecine, laquelle je prise beaucoup, comme aussi tous les anciens avec moi; et me réjouis du bien avenu à notre Médecine en ce qu'elle est maintenant plus estimée; j'avoue encore que par la Chimie on tire les esprits, les huiles, des poudres, et des sels propres à guérir toutes maladies, soit de soufre, de vitriol, d'antimoine, ou d'autres minéraux de même espèce et des métalliques mêmes. Car moi-même en ai fait les extractions et expériences.

Mais pour revenir à mon point : il y a environ trois mois qu'un des plus habiles et bragards hommes de cette école (le nom duquel vaut mieux tu et aboli que publié) fut appelé par un Gentil-homme de Juliers tourmenté cruellement d'une sciatique qui pour avoir été mal pansé avait la cuisse gauche fort enflée. Cet imposteur étant venu, lui promet de la guérir dans un mois, et se courrouçait fort, disant mille injures du médecin, lequel lui avait paravant appliqué des cautères ou fers chauds au dessous des jointures, ce qui toutefois fut fait depuis par ce Paracelsiste, contre toute raison, lequel ne les appliqua en temps et en lieu commode. Premièrement il lui fit prendre par quelques jours une poudre pour le faire suer, et ainsi il le rendit merveilleusement faible. Au bout de treize jours après, le malade voyant que tout allait de mal en pis, dit : Comment ? commencerons-nous à compter aujourd'hui le premier jour du mois ? Non répondit l'autre : car j'ai de l'huile à Cologne, laquelle est encore sur le feu, par le moyen de laquelle ayant frotté votre cuisse j'en ferai sortir le diable s'il y est. De là en avant doncques il applique son huile : et presque de jour en jour il lui fit prendre une cuillérée de vin sublimé, dedans lequel avait trempé quelque temps une poudre purgeante, et avec quoi il avait mêlé son calciné, qu'il appelle; si bien qu'à la parfin d'une simple quarte qu'avait le malade, il en fit une double

et tierce quarte. Voilà la grande puissance de cet art : tout est approuvé. Cependant toutefois la cuisse grossissait étrangement, sans qu'elle fut aucunement diminuée par la prise de ce vin ardent et purgeant; et la cuisse droite s'amenuisait à cause d'un ulcère, qui dès long temps coulait et s'était fait de soi-même.

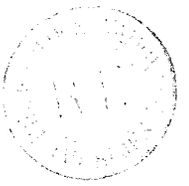
Davantage il adoucissait un petit les grandes et insupportables douleurs, et les perpétuelles veilles pour quelques heures, par le moyen de certaines pillules faites en manière de crottes de rat : dont elles sont nommées les crottes de rat de Paracelse. Il les lui faisait prendre avec de la malvoisie, voire en l'accès de fièvre, dont s'ensuivait une grande détresse de cœur. Il se vantait que son opiate de fien était faite d'or très-pur de deux vieux ducats, et ce par le moyen de l'alchimie. Parquoi le malade lui bailla pour cet effet deux ducats d'Espagne et deux nobles à la rose, afin d'avoir davantage de cette crotte de rat : mais l'autre étant retourné à la ville où il demeurait, dit que l'or ne s'était trouvé assez pur, ce qu'il faisait afin d'en tirer encore de l'autre, qui devait être digéré par une grande chaleur naturelle que par la Chimique; ce pendant toutefois il ne rendait pas celui qu'il disait être plus impur. Et en outre il tâchait en cachette de chasser la sorcellerie avec du Millepertuis, que l'on nomme aussi la fuite des diables, lequel il mettait dedans des sachets, et l'appliquait sur la tête. Item il lui pendit au col du corail, et lui en attacha aux poignets. Or le Gentil homme persévéra en cette cure Paracelsique par l'espace de deux mois, et quand ce principal sectateur du monarque Paracelse vit que rien ne s'avançait et que tout était merveilleusement empiré, il retourna en sa maison, promettant de revenir dans deux ou trois jours, et de tirer de sa fumée chimique des choses de plus grande vertu, lesquelles il apporterait. Le malade lui envoya des chevaux, mais ce grand guérisseur fit semblant d'être malade, et peu de jours après par un sien fidèle compagnon il envoya lettres au Gentil homme, par lesquelles sa maladie était décrite, à savoir qu'ayant pris trois ou quatre grains d'une poudre, et

premièrement vômi une fois, il avait derechef vômi avec grande peine du cuir, plusieurs charbons, du sable pierreux, de la soie de pourceau disposée en croix, et de tels autres monstres, mais qu'il ne prenait d'autre médecine que celle qu'il avait laissée et qui était serrée dans un petit cabinet chez le Gentil-homme et qu'il la désirait fort. Il ajoutait aussi que le Paracelsiste estimait une sorcière avoir charmé le Gentil homme, et même qu'elle avait gardé que les médicaments n'avaient sorti effet, et même qu'elle avait charmé le Gentil homme par ses enchantements. J'ai ces lettres chez moi; car toutes choses étant désespérées, je fus mandé avec maître Cosme Slotena, docte et expert chirurgien de notre illustre Prince, pour aider à ce pauvre malade ainsi affligé. Nous ne lui voulûmes rien promettre témérairement : seulement nous usâmes par l'espace de dix jours de Cataplasmes pour apaiser la douleur et pour mûrir; cependant nous adoucîmes ainsi l'insupportable mal qu'il sentait, et fîmes mûrir si diligemment et soigneusement, que la cuisse fut ouverte avant cinq jours après. dont nous laissâmes sortir peu à peu une boue blanche et parfaite, jusques à la quantité de dix livres. Il survint en outre quelque mutation en cette triple quarte : aussi ne pouvait-elle être si facilement surmontée, principalement en temps d'hiver, en un corps ainsi corrompu, en entrailles intéressées, et en forces diminuées par la véhémence des douleurs, lesquelles l'avaient attaché quelques mois dedans le lit où il était couché sur le dos, ce pendant que l'on attendait l'aide et la grâce de Dieu.

Voilà le manteau d'ignorance, les charmes, les enchantements, et la sorcellerie : et ainsi nous expérimentâmes que ce Gentilhomme malade endurait des maladies naturelles, et que les médecines du Paracelsiste n'avaient été gâtées d'autre charme que par celui du feu chimique et par l'ignorance du mal, ainsi que effets nous montrèrent. Car demie once de la poudre qui faisait suer, laquelle il baillait deux fois par le jour, tira beaucoup de sueur de ce corps; une cuillérée de vin sublimé mêlée par avant

avec la poudre purgeante, lui troubla le ventre et l'émut. La crotte de rat endormante, faite (selon mon opinion, et si je puis juger quelque chose) de jus de Pavot, l'endormait. Les stigmates ulcérés avec la croute et escarre montrent le cautère actuel. Pourquoi donc est-ce que ces choses ont été empêchées en leur action par les charmes ? Davantage si le récit de la lettre est vrai, celui qui toujours a été imposteur dès le commencement, a pu facilement éblouir par ses barbouilleries les yeux des Paracelsistes déjà remplis de fumées chimiques; mais les mieux avisées pensent bien que cette feinte avait été controuvée, de peur que l'imposture et ignorance ne fût découverte : attendu même qu'ils savent bien que leurs médicaments ne sont point d'or fin et de pierres précieuses dissoutes par la vertu du feu (comme toutefois ils se vantent impudemment, afin de plutôt décharger, et avec plus grande exaction, les bourses de mille malades) et ce pendant, il n'y a or ni pierre précieuse en leurs médicaments, aussi n'en est-il besoin, attendu que le plus souvent ils ne servent de rien. Mais ils baillent aux malades ordinairement des venins ou des choses venimeuses, et là où ils auraient des médicaments propres, toutefois la véhémence du feu leur laisse une telle vertu brûlante, que le plus souvent au lieu qu'ils étaient bénins, ils sont rendus venimeux. Je sais bien toutefois que, par la vertu du feu chimique, on prépare des liqueurs, des huiles, et les poudres, lesquelles ont une grande subtilité et vertu émerveillable, et auxquelles je ne veux déroger en une seul point, même je veux que la louange qu'elles méritent leur soit baillée : mais je m'attache seulement à ceux, lesquels sous prétexte de cet art, et de leur ignorance, inventent des sorcelleries que faussement ils persuadent aux malades. J'avais presque oublié que ce même Parcelsiste conseilla un excellent Docteur ès lois et vénérable vieillard, pour guérir une maligne écorchure de jambe, d'y appliquer du poivre d'eau, plongé dedans l'eau du Rhin, prise au milieu du fleuve : et puis en remettre encore de l'autre, et poursuivre cette façon de

guérir jusques à quelques jours: et cependant mettre les herbes que l'on ôterait de dessus la plaie entre deux tuiles courbées, et regarder soigneusement si elles se flétriraient et corrompraient : car à mesure, disait-il, qu'elles sècheront, l'ulcère devait aussi sécher. Il lui avait promis que dans quinze jours il serait guéri; toutefois il continua un mois, et si ne fit rien. Voilà une cure Magicienne digne de ces gentils Médecins.



EPITAPHES DE THEOPH. PARACELSE BOMBAST, LA première en langue Latine et la seconde en la Française, telle que l'a traduite S. de Sarcilly.

Epitaphium D. Theoph. Paracelsi, quod Salisburgae in nosocomio ad S. Sebastianum, ad Templi murum erectum, spectatur, lapidi insculptum.

Conditur hic Philippus Theophrastus, insignis Medicinae Doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropisin, aliaque insanabilia corporis contagia, mirifica artè sustulit, ac bona sua in pauperes distribuenda, collocandaque erogavit. Anno 1541. die 24. Septembris, vitam cum morte mutavit. Laus Deo, pax vivis, requies aeterna sepultis.

Epitaphe du Docteur Théophraste Paracelse, que lon void escript en un marbre, ou pierre, dans l'Hospital S. Sebastien à Salsebourg, attaché à la muraille du Temple.

Cy gist Philippe Theophraste Paracelse, insigne Docteur en la Médecine, qui par un Art et Science miraculeuse, a curé ces cruelles maladies, la lèpre, la podagre, l'hydropisie, et toutes les autres infirmités du corps hûmain, tenues pour incurables; et a ordonné de faire distribuer et donner tous ses biens aux pauvres. Il a eschangé sa vie à la mort, en l'an 1541. le 24. jour de Septembre. Louange à Dieu, paix aux vivans, repos éternel aux trespasséz.

FIN DE L'APPENDICE

INDICE DES CHAPITRES

contenus en ce livre

De Sarcilly. Préface sur le Discours d'Alchimie de Paracelse 7

Paracelse. Discours de l'Alchimie 15

Paracelse. Les Paragraphes 43

Paracelse. Epistre 44

Paracelse. Le Livre du Caduc 47

Paracelse. La Petite Chirurgie. Préface 61

Paracelse. Le Livre des Vers, Serpents, etc. 75

Appendice.

Docteur Toxite. Epistre 95

Jean Wier. Les Indoctes Médecins 102

Epitaphes de Paracelse 109

FIN DE L'INDICE



Cet ouvrage, deuxième de la Collection Paroles Dégelées, a été colligé d'après les traductions des premiers Sectateurs français de Paracelse, à savoir principalement : l'édition des *XIV. Livres des Paragraphes* de Sarcilly (Paris, Hervé du Mesnil, 1631) et *La Petite Chirurgie* (Paris, Olivier de Varennes, 1623).

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 SEPTEMBRE 1950
PAR L'IMPRIMERIE DES PRESSES LITTÉRAIRES DE FRANCE
A MASSY (SEINE ET OISE)